

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO

## DE LA FRANCE.

---

---

### EXCENTRICITÉS AMÉRICAINES.

---

### LA CITÉ REINE DE L'OUEST.

---

#### I

A quelle époque et par qui l'Amérique a-t-elle réellement été découverte? Avait-elle été, comme la plupart le croient, trouvée et perdue avant le voyage historique de Christophe Colomb, puis perdue et retrouvée une seconde fois comme quelques auteurs le supposent?

Guillaume Postel, né en 1510, a écrit dans sa *Charte géographique* les lignes suivantes, au sujet de Terre-Neuve et des îles adjacentes: "Ces pays, à cause de leurs pêcheries fructueuses, étaient visités par les Gaulois il y a plus de seize cents ans, mais on les a abandonnés parce qu'ils étaient incultes et inhabités." Tout en faisant la part de l'imagination dans cette légende gauloise ou française, mise en avant à une époque où les découvertes des Anglais Hawkins et Gilbert étonnaient le monde, n'y aurait-il pas quelque chose de vrai? Les hommes du Nord ont eu aussi leur légende sur l'Amérique. Pourquoi n'ajouterions-nous aucune foi aux manuscrits islandais, qui racontent qu'en

986, Biarne Hierulfson, parti d'Islande pour rejoindre son père au Groënland et poussé au sud-ouest par une tempête, découvrit de basses terres qui pourraient être le cap Cod? Henri Thoreau, le naturaliste américain qui a exploré le cap Cod, assure que ces parages ont précisément l'aspect décrit dans une chronique d'Islande, suivant laquelle Thorfinn, en l'an 1007, sa femme Gudrida, et plusieurs Scandinaves ou Normands de distinction, firent voile dans cette direction sur trois vaisseaux approvisionnés de bétail vivant et abordèrent à des déserts (*Or Efji*), sur une plage qu'ils nommèrent *Furdu-Strand-ir* ou *rivage prodigieux*, tant ses baies et ses dunes de sable leur prurent s'étendre au loin. Bancroft s'étonne que les *sea-kings*, (rois de la mer scandinaves) n'aient pas visité les côtes du Labrador, mais il n'a pas retrouvé de traces positives de ce fait. Il est tout naturel que les preuves manquent à cet égard: cette époque est quasi-fabuleuse, si on la compare au siècle de Co-

lomb; mais, soit que l'existence d'un monde occidental fût une idée conçue à priori ou le souvenir de voyages antérieurs, il est certain que de nombreux fragments des poètes et de nombreuses et antiques prophéties indiquaient à Colomb la route qu'il a suivie.

Les traditions conservées par certaines tribus des Indiens d'Amérique pourraient nous éclairer; mais, pour en chercher la clef, il faudrait un siècle plus appliqué à poursuivre la science que la richesse, et si ce siècle-là est jamais inauguré dans le nouveau monde, y restera-t-il encore des Peaux-Rouges? Des croyances religieuses identiques à celles de l'ancien monde s'expliqueraient chez ces peuplades par l'hypothèse biblique que les Indiens rouges viennent de l'Asie centrale et ont apporté leur traditions avec eux; mais, si on examine comment cette émigration a pu se faire, on y voit bien des obstacles, et le caractère essentiel de la race rouge elle-même n'en est pas le moindre. La ressemblance de son et de signification, entre certains mots de la langue des sauvages et certains mots de quelques langues de l'Orient et de la vieille Europe, peut n'être qu'une coïncidence purement fortuite: toutefois en est-il de même lorsqu'il s'agit d'un enchaînement d'idées et de tout un ensemble de récits? Au nord du Missouri, une tribu, aujourd'hui à peu près éteinte, celle des Mandans, conserve la tradition d'un déluge dans lequel auraient péri tous les habitants de la terre, à l'exception d'un seul homme sauvé dans un canot qui vint s'arrêter au sommet d'une haute montagne, et dans cette tradition la colombe joue son rôle biblique. Quels chrétiens inconnus ont appris aux Mandans cette histoire du déluge universel? Le professeur Long-

fellow, à l'occasion de son poème indo-américain d'*Hiawatha*, a été accusé d'avoir emprunté sa chronique supposée à l'Edda de la Finlande, tant les ressemblances entre l'époque scandinave et *Hiawatha* sont fréquentes et frappantes; mais il s'est justifié de ce prétendu plagiat en publiant les légendes indiennes du recueil de Schoolcraft. C'est maintenant aux savants d'expliquer comment les légendes finnoises y peuvent avoir pénétré chez les tribus les plus reculées de l'ouest de l'Amérique.

Les croyances communes aux Indiens et aux chrétiens ont paru à Le Clercq assez nombreuses et assez significatives pour lui faire présumer qu'un des premiers apôtres avait porté ses pas jusque sur le sol américain. Il est cependant probable qu'on ne saura jamais quel est celui qui, selon l'expression du docteur Johnson, livra un hémisphère à la curiosité et à la cruauté des Européens. Répétons néanmoins, à l'honneur de Christophe Colomb, qu'en partant pour ses découvertes, il était guidé par des pensées plus philosophiques et plus héroïques que l'espoir de conquérir de l'or: mais que dirons-nous du nom qu'a reçu le nouveau continent? Est-ce une dérision du destin qui, au lieu du nom de Colomb, lui a imposé le nom d'Amérique Vespuce, le plagiaire, le pirate, le trafiquant d'esclaves? Était-ce là un oracle annonçant que les marchands de chair humaine et les fibustiers se donneraient libre carrière en Amérique? Il est regrettable qu'on n'ait pas choisi quelque nom sonore tiré d'un des dialectes indiens! " Ces noms expriment en général les harmonies de la nature, le bruit de la pluie et du vent, le chant des oiseaux ou le cri des habitants de la forêt: Okoni, Ottawa, Monongahela, Natchez, Sawk,

Chattahoutchi, Oronoco, Miami, Saginaw, Chippewa, Oskosh, Walla-Walla ! voilà les noms qu'avant de disparaître, les Indiens lèguent aux provinces des Etats-Unis ! etc., etc." Ainsi s'exprime Walt Whitman dans ses périodes cadencées, et sa pensée s'accorde avec la disposition des Américains actuels à reprendre autant que possible les noms indiens. Déjà la législature de l'Ohio a rendu leurs anciens noms à deux de ses fleuves.

C'est une erreur de croire que les Indiens ont purement et simplement disparu devant les blancs, sans laisser des indices du mélange des deux races. L'élément indien a introduit un nouveau levain dans la masse des populations qui lui ont succédé. La première colonie qui, selon quelques historiens, se soit établie dans l'Amérique du Nord y compris Virginie Dare, premier enfant blanc né dans cet hémisphère, s'est incorporée aux indigènes et a été absorbée par eux, s'il faut en croire les traditions locales\*. Les colonies subséquentes

\* La colonie de White, dans la Caroline du Nord, s'était établie vers l'an 1587, sous le gouvernement de sir Walter Raleigh. Quand White revint d'Angleterre, l'île de Roanoke, où il avait laissé les colons, était déserte. Quelques mots gravés sur l'écorce d'un arbre annonçaient, dit Baneroff, qu'ils étaient partis pour Croatan ; mais la saison tardive et les dangers de la mer servirent d'excuse ou de prétexte pour ne pas aller à leur recherche. Avaient-ils péri ? Etaient-ils parvenus à Croatan, et, sous la protection du chef Mantea, s'étaient-ils alliés aux Indiens ? Lawson, dans son *Histoire de la Caroline du Nord*, a émis la conjecture que ces colons, abandonnés par leurs compatriotes ont reçu l'hospitalité chez la tribu des Indiens Hatteras et se sont confondus avec les enfants des forêts. Telle a été plus tard la tradition des Indiens et elle semble confirmée par les traits physiques de cette tribu, dont la physiognomie porte à la fois l'empreinte de la race anglaise et de la race indienne. Selon le récit de Purchas, sir Walter Raleigh aurait envoyé cinq expéditions pour découvrir les restes de cette colonie, qui comptait, lorsque White l'avait quittée, quatre-vingt-neuf hommes, dix-sept femmes et deux enfants ; mais on n'en a jamais retrouvé aucune autre trace que les traits singuliers des visages semi-européens de la tribu des Hatteras

ont toutes eu plus ou moins à subir une fusion avec les Indiens. A chaque pas, les blancs ont eu à rencontrer les sauvages, et plusieurs générations se sont pour ainsi dire infiltrées à travers la race sauvage, qui leur a laissé quelques uns de ses traits rudes et indomptables. Toute colonie qui n'a pas produit ce demi-sang capables de lutter contre les Peaux-Rouges a dû reculer ou périr. Dans le terrible antagonisme où l'homme blanc a fini par rester vainqueur, il a dû être lui-même vaincu sur quelques points, et certes, quand il a pénétré au delà des monts Alleghany sous l'aspect d'un être moitié cheval, moitié alligator ou moitié tortue marine, il ne devait guère ressembler à ce qu'il était en quittant l'Europe. Les légendes des premiers colons du Kentucky, de l'Ohio, du Tennessee, nous laissent l'idée d'une race de géants grotesques : ces géants sont la caricature des Titans grecs et des Wiking scandinaves. Davy Crockett fait sa chambre à coucher des plus hautes branches d'un arbre, prend l'alligator pour son cheval de selle le plus ordinaire, et peu lui importe d'aller à la chasse des ours ou des Indiens, pourvu qu'il chasse. Le capitaine Scott, un vrai Bas-de-cuir, est un si excellent tireur que le raccoon qui l'aperçoit tombe à ses pieds sans lui donner la peine de tirer.

Diverses races européennes se sont succédé dans le nouveau monde comme dans l'ancien. En 1604, les Français trouvèrent, dans l'île de Sable, des prairies où les Portugais avaient fait paître leurs bœufs et leurs vaches plus de soixante ans auparavant. En 1607, Champlain écrivait : " A trois ou quatre lieues au nord du cap de Poitrincourt (dans le pays qui est à cette heure la Nouvelle-Ecosse),

nous avons trouvé une croix très-ancienne, toute recouverte de mousse et presque en décomposition, preuve évidente que des chrétiens s'étaient autrefois établis ici." L'élément espagnol et l'élément portugais furent remplacés par l'élément français, mais la Nouvelle-France, à son tour, céda devant la domination permanente de la Nouvelle-Angleterre

Jamais il n'y eut de rêve d'empire plus magnifique que celui qui s'est dissipé lorsque le général Montcalm mourut à Québec. En disparaissant, les Français ont laissé derrière eux, pour rappeler leur puissance des noms tels que ceux de Montréal, la Crosse, la Salle, Dunquerque, Saut Sainte-Marie, Vermont, Fond-du-lac, Frontignac. Dans la région du haut Mississippi, qui était la limite ouest de la Nouvelle-France, notre conducteur se nomme encore *courrier de bois* ou *voyageur*. Le mot *prairie*, si usité dans l'Amérique du Nord, est un mot français.

La course des races qui se sont tour à tour précipitées vers le nouveau monde a ressemblé à ces jeux antiques de la Grèce, où les coureurs portaient à la main des torches allumées et où le prix appartenait à celui qui arrivait au but sans que sa torche se fût éteinte. Dans la course à la colonisation, la victoire n'a pas été aux plus rapides, mais aux pèlerins embarqués sur le petit navire *Mayflower* (la Fleur de mai,) dont la torche a jusqu'à nos jours entretenu sa flamme. Quelles admirables aventures ont accompagné les premiers pas des voyageurs de toute nation vers l'ouest de l'Amérique! Cette terre est la terre des héros inconnus et il ne lui manque qu'un poète. L'ancien Homère n'a pas eu à chanter des hommes et des hauts faits pareils à ceux

qui attendent un Homère à naître. "Sors, dira l'Homère américain, sors du linon du Mississippi, héroïque De Soto, le premier des Européens dont les yeux aient contemplé ce fleuve qui a été ta gloire et ton tombeau! Eveille-toi, Marquette, dont les coureurs de bois du Michigan invoquent encore le nom, raconte-nous la merveilleuse histoire de ces hommes, prêtres, martyrs, guerriers, civilisateurs, qui firent retentir les forêts vierges de l'Illinois du chant de l'hymne *Vecilla regis prodeunt*, et plantèrent sur les rives du Mississippi la croix qui surmontait les lis de France!" Il faudrait un poète plus encore qu'un historien pour le récit de tout ce qu'ont accompli dans ces immenses solitudes des hommes tels que Cortez, John Smith\*, et ce brillant génie trop oublié La Salle, qui, le premier, a vogué de la source à l'embouchure du *Père des eaux*.

En réalité, l'ancien monde n'avait guère pénétré jusqu'au cœur du nouveau. Les Anglais, les Français, les Espagnols et d'autres nations n'occupaient sur les côtes qu'une zone dont la largeur moyenne ne dépassait peut-être pas une trentaine ou une quarantaine de lieues. Le flot européen venait expirer au pied des monts Alleghany ou se perdre au milieu des *bayous* du Mississippi. Les torches des plus hardis coureurs s'éteignaient au souffle du vent des prairies. Le génie de ce continent semble avoir tracé des limites au delà desquelles les peuples et les langues se mêlent et se confondent. Les immenses espaces de l'ouest de l'Amérique reçoivent dans leur sein les Saxons, les Celtes, les Germains et les Gaulois,

\* Voir l'histoire romanesque de Pocahontas et du capitaine Smith dans *l'Écolier* de Walter Scott.

qui s'y modifient et s'y assimilent sans qu'aucun d'eux prédomine sur les autres.

L'Anglais, qui très-probablement se félicite tous les jours d'appartenir à la race qui a produit Shakspeare et Bacon, race qui constitue, selon lui, le *nec plus ultra* de l'humanité, pensera que, de toutes ces nations qui prennent l'ouest pour récipient et s'y versent comme dans une vaste chaudière, il ne peut résulter qu'un composé informe, un intrépide amalgame, un fade plum-pudding. Il est cependant certain que ce mélange de races a produit les seules individualités réelles qui aient brillé en Amérique. Les populations du nouveau monde, dépourvues de traits caractéristiques, se trouvent précisément dans les contrées qui les ont reçues directement de l'ancien monde. La Nouvelle-Angleterre a vu naître les Adams, Samuel et John Quincy, Otis et Hancock ; *vixere fortes*, — c'était des hommes forts, mais ils se ressemblaient tous. Ils n'étaient tous que des rameaux d'un tronc anglais. Tels furent aussi Washington, Jefferson, Madison et Monroe, dans la Vieille-Virginie : ils étaient de véritables Anglais, et on peut les comparer à des pois sortis de la même cosse. Il en a été de même dans les deux Carolines. Ces symptômes d'uniformité se remarquent dans les villes sur la côte-est des Etats-Unis, mais des signes bien différents se manifestent dans les régions reculées de l'ouest. A cet égard, je veux me borner à esquisser quelques observations faites pendant un séjour de sept années au cœur de ce pays.

## II

Je me rappelle parfaitement à quelle émotion et à quel transports

se livra la cité reine de l'ouest \*, lorsqu'on lui annonça qu'elle aurait l'honneur et le plaisir de posséder dans ses murs S. A. R. le prince de Galles. Cet enthousiasme s'explique de la part de républicains peu habitués à de semblables visites, et pour lesquels un prince vivant est un être emprunté aux contes de fées, et tenant ordinairement dans une main l'invisible chapeau de Fortunatus et dans l'autre une pantoufle de verre destinée à quelque Cendrillon. Les citoyens de Cincinnati exécutèrent la contre-partie de la légende de Rip-Van Rinkle, l'Epiménide américain, et se réveillèrent en poussant des *hourrahs!* pour un prince d'Angleterre. Il se retrouvait même tout à coup un bon nombre de sujets britanniques ou d'Anglais *dépaysés* qui en jouèrent momentanément le rôle, et dont les aïeules étaient nées au Canada ou qui avaient en Angleterre quelques cousines issues de german. La cité reine fit les préparatifs d'un bal à cette occasion, et le prince n'avait jamais vu sans doute une salle plus vaste et mieux décorée ; nul part il ne lui fut fait un accueil plus cordial. Plus tard, les Cincinnatiens lurent d'abord avec indignation, puis avec un sourire, les sarcasmes du correspondant spécial des journaux anglais, qui avait voyagé à la suite du prince et rendu compte de cette

\* La plupart des villes d'Amérique sont désignées sous deux noms : ainsi Boston est l'Athènes américaine, New-York est Gotham, Philadelphie est la ville de l'amour fraternel, Baltimore est la cité monumentale. Washington est la cité des magnifiques perspectives, et Cincinnati est la reine de l'Ouest. Son nom de Cincinnati, pluriel de Cincinnatius, lui vient du célèbre club formé aux premiers jours de la république et auquel appartinrent Franklin, Washington et les principaux personnages de cette époque : ils avaient, comme Cincinnati abandonné leurs travaux des champs pour prendre les armes, et, la guerre finie, ils comptaient, comme l'illustre Romain, retourner à leur charrue.

fête, sarcasmes basés sur l'absence des cravates blanches et des habits à queue de morue. "Les hommes, disait d'un ton bourru, ce correspondant spécial se sont montrés dans leur déshabillé ordinaire du matin." Que ne se plaignait-il de ne les avoir pas vus coiffés et poudrés à l'oiseau royal, le tricorne sous le bras, avec des jabots et des manchettes de dentelle, des vestes de brocart et des souliers à boucles? Ils avaient endossé leurs costumes de soirée, dont la cravate blanche et l'habit à queue de morue n'ont jamais fait partie. Tout autre costume eût été un travestissement et une preuve d'affectation. O correspondant spécial trop délicat, vous auriez dû vous souvenir que le docteur Livingstone ne s'est point scandalisé à l'aspect d'un monarque africain en grand uniforme national, uniforme dont le seul et unique ornement est... une pipe!

Dans cette fête, le prince et son entourage se montrèrent d'une affabilité parfaite. "Qui aurait pu croire, dit le duc de Newcastle avec un malicieux sourire, que des républicains tels que vous ressentiraient tant de joie à la vue d'un des représentants du système monarchique? — Oh! répliqua un de ces démocrates, c'est que nous ne vivons pas assez près du soleil de la royauté pour voir ses taches." Il avait été convenu que dans tous les bals de ce genre, les dames qui devaient danser avec Son Altesse Royale seraient désignées d'avance et presque partout on avait choisi pour cet honneur celles dont les maris ou les pères occupaient de hautes fonctions publiques. A New-York, il se trouva, pour danser avec le prince en vertu de ce droit, tant de dames d'un âge mûr, qu'un calculateur trop exact découvrit que, en supputant les années des

danseuses du prince à New-York, on arrivait à un total de neuf siècles. A Cincinnati, les commissaires du bal décidèrent que leur choix ne serait dicté que par la beauté. Infortunés commissaires! à quelles malédictions, à quelles haines, à quelles vengeances ils s'exposèrent de la part des prétendantes rejetées de la liste! Quelle responsabilité que d'avoir à décider quelles sont les huit ou dix plus jolies femmes d'une ville de deux ou trois cent mille âmes!...

Parmi les charmantes danseuses du prince, il en était une dont le grand-père s'était établi dans le pays une cinquantaine d'années auparavant, lorsque quelques huttes en planches (*loghouses*) s'élevaient toutes là où s'élève aujourd'hui la plus grande et la plus riche des villes de l'ouest. Ce colon, devenu pauvre dans sa vieillesse, eut le projet de vendre un terrain de pâture, que sa femme lui avait apporté en dot, et dont il n'aurait pas pu tirer plus de deux shillings l'acre. Aux premiers mots qu'il en dit à sa femme, elle eut les larmes aux yeux et répondit qu'elle tenait trop à ce lopin de terre, qu'elle croyait entendre encore les clochettes des troupeaux de son père qui broutaient cette pâture, et que c'était là le seul lien qui la rattachât aux souvenirs du passé. Le mari ne parla plus de vendre. La conservation de cette propriété par piété filiale ne tarda pas à être récompensée. Un an ou deux après commença la grande émigration vers l'ouest; Cincinnati en devint le centre, et, avant la mort du vieillard et de sa femme, la pâture, dont une raison sentimentale avait empêché la vente, acquit une valeur de près d'un million de dollars ou cinq millions de francs. Cette valeur augmenta de beaucoup encore, parce que ce terrain

se trouva au milieu même de la ville et produisit une immense fortune pour chacun de leurs descendants, y compris l'aimable jeune fille choisie pour danser avec l'héritier du trône d'Angleterre.

Le vieillard dont je viens de parler était devenu légiste, puis magistrat, et, un jour, un jeune homme se présenta chez lui pour prendre des leçons de droit, leçons qu'il proposa de payer en servant de clerc pour copier des rôles de procédure, des assignations, etc. Satisfait des manières du jeune homme, le juge y consentit. Cet élève se nommait Nicolas Longworth; son père avait été riche; mais, à l'époque de la guerre de l'Indépendance, ayant pris parti pour le roi Georges III, ses propriétés avaient été confisquées, et il n'avait guère pu laisser à son fils d'autre fortune que sa bénédiction. Dans ses courses à la recherche d'un meilleur avenir, le jeune homme s'était embarqué sur un des bateaux plats de l'Ohio, et il y payait son passage par le travail de ses bras. C'est ainsi qu'en 1821 il arriva à Cincinnati, portant à la main le paquet qui composait son unique héritage, et entra dans la maison de bois, où il trouva l'accueil mentionné ci-dessus. Après avoir étudié le droit pendant quelques années, il exerça à son tour la profession d'homme de loi et se fit des clients. Les contrées de l'Ohio étaient, à cette époque, inondées d'une foule d'aventuriers, de *squatters*, de bohémiens, de *demi sangs* venus on ne sait d'où, mais tout d'une profonde ignorance et souvent d'une perversité non moins incurable. Ce monde-là promettait d'assez abondantes moissons à un homme de loi, quoi qu'un missionnaire pût penser de gens parmi lesquels Jésus Christ n'était quelquefois pas

même connu de nom. La première plaidoirie de Longworth fut en faveur d'un méchant garnement qui avait volé un cheval. Il le défendit si bien, qu'il le fit acquitter. Au sortir du tribunal, son client lui exprima le regret d'être sans argent pour le payer. "Je ne possède au monde, lui dit-il, qu'un vieil alambic à whisky et, ajouta-t-il tout bas, *le cheval*," Longworth lui répondit: "Vous ferez bien de garder le cheval pour l'enfourcher et vous éloigner au plus vite." Le voleur suivi le conseil de son avocat, après lui avoir dit où il trouverait l'alambic. Longworth ne pensa que plus tard à cet alambic et le trouva aux mains d'un colon entreprenant, qui en faisait usage dans sa distillerie; cet homme lui en offrit une somme à payer au bout de l'année, et, comme l'argent lui manqua lorsque vint cette échéance, il proposa, à titre d'équivalent, une parcelle de terre couverte de flaques d'eaux stagnantes. Longworth, désespérant d'être jamais payé de sa créance, finit par accepter ce marché et fut longtemps sans même jeter les yeux sur cette singulière acquisition. Au bout de quelque temps, les émigrants se dirigèrent vers l'ouest, et Longworth pensa à dessécher son terrain. Peu d'années après, on lui en offrit plusieurs milliers de dollars; mais il jugea que ce terrain vaudrait bientôt autant de million, et son attente ne fut pas trompée. C'est de cet alambic à whisky d'un voleur de chevaux que sortirent les génies bienfaisants qui ont prodigué la richesse non-seulement à Longworth, mais à toute la contrée. Le vieil avocat est mort récemment et a laissé une fortune évaluée à plus de dix millions. Les deux tiers ou même les trois quarts de cette fortune proviennent des

heureux et habiles placements que Longworth avait faits du prix de ce terrain de si étrange origine. Il existait en Amérique des vignes sauvage, dont le raisin, d'un goût exquis, avait été vanté, par les colons de la Caroline au temps de Walter Raleigh ; mais on les avait négligées, et ce n'est qu'en 1801, à Asheville, dans la Caroline du Nord, qu'on les découvrit de nouveau, et qu'on les nomma *Catawba*, du nom d'une tribu indienne de ce territoire. Aucuns vignobles ne donnent un meilleur raisin, et Longworth eut l'idée qu'on pourrait en faire du vin excellent. A la suite de quelques expériences favorables, il fit venir d'habiles vigneronns de France, n'hésita pas à faire des avances considérables de fonds et couvrit de ceps de *Catawba* les rivages de l'Ohio.

Le résultat des vendanges de *Catawba* a permis à M. Longworth de vendre du *vin du Rhin* meilleur que celui qu'on importait de Hambourg, et du *vin de Champagne* aussi bon que celui qu'on achetait sept et huit francs la bouteille à New-York ou à Londres. Il est certes peu de vins qui valent le *catawba* mousseux. Les Allemands, qui forment la masse des émigrants étrangers dans l'ouest, en ont écrit à leurs compatriotes restés en Germanie de telles louanges, qu'une petite armée de *viticulteurs* a quitté les bords du Rhin pour les bords de l'Ohio, et que, grâce à eux, l'industrie de Longworth s'est propagée dans les Etats du Kentucky, de Tennessee, de Missouri et en Californie. Le vin de *Catawba* finira par remplacer, pour l'Amérique, tous les autres vins. Déjà, aujourd'hui, les Etats-Unis en fabriquent plus de deux millions de gallons. " En introduisant la culture de cette vigne, disait Longworth,

j'ai procuré à mon pays un plus grand bienfait que si j'avais payé la dette nationale."

L'homme qui a ainsi enrichi son pays en s'enrichissant lui-même était ce qu'on appelle un personnage excentrique. Il avait une si vive aversion pour les habits neufs que, en dépit de sa fortune, sa famille parvenait difficilement à le décider à se vêtir convenablement. Il fallait, pendant son sommeil, substituer des habits neufs à ses anciens habits usés rapés, qu'on se hâtait de détruire. Un jour, dans son jardin, il fut pris pour le jardinier, et chargé de porter, pour une petite pièce de monnaie, un billet doux à sa propre fille. (Le jeune homme qui lui fit cette proposition a depuis épousé miss Longworth.) Un autre jour, assis sur un banc placé près de sa porte, il attendait un de ses amis, et comme la température était chaude, il s'y endormit en tenant son chapeau sur ses genoux ; lorsqu'il voulut le remettre sur sa tête, il en tomba une pièce de cuivre, jetée là par un passant charitable qui avait pris pour un mendiant l'homme le plus riche des Etats-Unis. Il ne donnait rien aux œuvres ordinaires de bienfaisance, mais croyait de son devoir de venir au secours de ce qu'il appelait *les pauvres du diable*. Je lui ai entendu dire un jour : " Il ne manque pas de gens pour faire l'aumône aux bons pauvres, aux saints malheureux ; mais qui se soucie des mauvais pauvres, des ivrognes et des vicieux ? " Au grand scandale des rigoristes en morale, il distribuait à ces misérables des sommes dont le chiffre s'élevait très-haut. Plusieurs fois par an, il faisait aussi des distributions de pain aux mendiants qui se présentaient à sa porte. Il était en réalité le prince souverain du territoire de *Catawba*, et la célébration

de la cinquantaine de son mariage surpassa en magnificence la fête offerte au prince de Galles. J'ai échangé, à cette occasion, une poignée de main avec une dame qui, cinquante ans auparavant, avait assisté, en qualité de demoiselle d'honneur, au mariage de Longworth, et était la première personne de race blanche née dans l'État de l'Ohio. Le parc de Longworth, qui contraste avec la ville enfumée qui l'entoure et semble une perle cousue aux habits d'un forgeron, était splendidement illuminé pour cette fête : on y était reçu avec une hospitalité digne de l'Orient et de ses merveilles. Longworth est mort de vieillesse, il y a quatre ou cinq ans. et a ainsi terminé doucement une des existences les plus utiles à l'Amérique.

Le père et la mère d'Hiram Powers, aujourd'hui célèbre en Amérique comme sculpteur, vinrent, il y a environ quarante-six ans, s'établir à Cincinnati. Hiram pouvait être alors un enfant de treize ans et annonçait d'heureuses dispositions pour les arts mécaniques. On le mit en apprentissage chez un horloger nommé Watson, et, avant d'avoir atteint sa majorité, il était devenu capable d'appliquer à tout son talent de mécanicien, soit qu'il fut question des rouages d'une horloge ou de la machine d'un bateau à vapeur. Un vieux sculpteur allemand lui apprit à modeler, et il débuta dans sa carrière d'artiste par des figures de cire, qu'on voit encore au musée de Cincinnati. On cite surtout la figure du comédien à la mode, Alexandre Drake. Un soir, au théâtre où il devait chanter une chanson en vogue, le rideau se leva et on vit M. Drake ; mais il ne fit entendre aucun son et ne parla ni ne remua. L'auditoire impatienté se mit à siffler, et il fal-

lut baisser la toile ; et on la releva une seconde fois, le chanteur était toujours immobile et muet ; on en conclut qu'il était ivre. Le tapage recommença, et il fallut annoncer au public que c'était là un Drake de cire. La renommée de cette figure en cire attira dans l'atelier d'Hiram la visite du plus fameux critique de la presse de Cincinnati. Cet habile appréciateur des arts admira la pose et la vérité de l'ensemble du personnage en cire ; mais il en blâma quelques détails comme manquant de vie, découvrit que les deux côtés du nez n'étaient pas égaux, et que la tête était plus grosse que celle de l'original. Lorsqu'il eut fini de discourir et de critiquer, Drake lui-même, qui s'était substituée à sa copie, n'eut qu'à faire un geste et à éclater de rire pour le refuter... Le triomphe d'Hiram Powers était complot.

Quand Mrs Trollope, la mère de l'auteur du *Docteur Thorne*, alors jeune et belle, vint à Cincinnati, un de ses compagnons de voyage, un Français nommé Hervieu, peignit et exposa un vaste transparent qui représentait l'Enfer du Dante. Les lampes destinées à éclairer ce transparent firent mal leur effet et cette exhibition fut frappée d'insuccès ; mais le jeune Powers emprunta cette idée et composa une sorte de diorama effrayant, dans lequel il mit en scène plusieurs des toiles d'Hervieu avec leurs flammes, leurs serpents, leurs démons et autres attributs infernaux. Une décharge électrique, communiquée par la balustrade en fer sur laquelle s'appuyaient les spectateurs, venait s'ajouter aux horreurs de ce Pendémonium, et on assure que ce moyen naturel d'augmenter les impressions d'un tableau surnaturel a converti plus d'un pécheur. M. Longworth s'intéressa aux premiers es-

sais du talent de Powers, il devint son protecteur et lui fournit les moyens d'aller en Italie pour y compléter son éducation artistique.

Mrs. Trollope, arrivée à Cincinnati en 1828, y passa deux ans. Pour juger du prodigieux effet que la publication de son livre fit aux Etats-Unis il suffit de savoir qu'à cette occasion le vocabulaire américain s'est enrichi d'un mot caractéristique et que les mères américaines menacent leurs enfants de les *trolloper*, s'ils ne se conduisent pas bien. Ainsi pour eux le nom de l'auteur est devenu synonyme de Croquemitaine. Il faut avouer que Mrs. Trollope avait bien grondé et flagellé le jeune Ouest, et on s'explique l'orage qui s'est élevé contre elle; mais, à tout prendre, aucun livre n'a été plus utile à l'Amérique. Elle a retracé les traits les plus grossiers et les plus vulgaires, mais les plus distinctifs du peuple qui l'entourait. On rit encore de l'aubergiste américain qui, lorsque Mrs. Trollope demandait un dîner à part pour elle et sa famille, lui répondit: " Nos manières sont les bonnes manières et nous ne désirons pas les changer pour les manières de l'Europe. " On n'a pas oublié non plus le feuilletoniste en matière de beaux-arts, qui, à la vue d'un tableau représentant Hébé et l'oiseau de Jupiter, s'écria: " Que diable Hébé peut-elle avoir à démêler avec l'aigle américain ? " Mrs. Trollope employa une somme importante à acheter un terrain au centre de la ville et à y construire un bazar dans le but philanthropique d'y ouvrir des magasins tenus par des femmes, ce qui ne s'était pas encore vu dans le pays. Ce projet échoua complètement. Les bâtiments de ce bazar ont depuis servi d'institut éclectique, d'établissement hydro-pathique et d'école de médecine

pour les femmes; ils ont servi aussi une ou deux fois aux réformateurs socialistes pour y prêcher leurs doctrines; mais tous ces essais ont été infructueux, et l'ex-bazar a fini par devenir un hospice pour les invalides et les convalescents de l'armée fédérale.

Les Américains ont pu être irrités contre un livre qui signalait leurs défauts de forme et de fond, mais l'Anglaise qui l'écrivit a cependant laissé aux Etats-Unis des sympathies que son fils n'a pas invoquées en vain\*. Franche, généreuse, douée de nerfs *bien trempés*, elle a tout exploré, tout vu, et acquis une connaissance du pays si parfaite, qu'elle a même pu prédire la découverte d'ossements de mammoth, qui viennent en effet d'y être trouvés. Au reste, depuis l'apparition de ce livre les choses ont bien changés. A cette époque une femme douée de talents l'apparition de ce livre, les choses oratoires comme Fanny Wright était mal accueillie dans la cité reine de l'ouest, par la seule raison que c'était une femme; aujourd'hui, à Cincinnati, on ne s'étonne plus de voir des professeurs féminins dans la chaire des cours publics; les femmes y pratiquent régulièrement la médecine, et un tribunal vient d'admettre une femme à y plaider à sa barre.

Des chiffres donneront peut-être quelque idée de ce qui s'est passé en Amérique depuis un demi-siècle environ. En l'an 1800, Cincinnati ne comptait que 400 habitants; en 1810, ils étaient 2,540; en 1820, 9,602; en 1830, 24,851; en 1840, 46,338; en 1850, 115,436; en 1865, ils sont 250,000. La ville de Chicago ne se composait que de 12 familles; elle renferme à cette heure une population de 200,000

\* Le Voyage d'Anth. Trollope aux Etats-Unis en rappelle les témoignages.

âmes. En 1849, le territoire de Minnesota comptait 4,000 habitants ; le recensement de 1860 en compte 170,000. Des jeunes gens et même des enfants ont vu naître et grandir les villes de la Californie et de la Pétrolie, qui contribuent aujourd'hui pour plus de 70 millions au revenu intérieur des Etats-Unis\*. Le courant de

\* George Washington (alors major de la milice de Virginie) fut envoyé, en 1752, par le gouverneur Dinwiddie, vers le commandant français qui établissait des ports militaires entre le lac Erié et la rivière de l'Ontario sur sa route, à travers la vallée des Appalaches et le comté de Venango, il ne rencontra que des bêtes fauves et des Indiens sauvages. Cent ans plus tard, on ne voyait encore dans ces lieux que deux villes, d'origine hollandaise, sans aucun commerce, et où tout semblait dormir. Depuis cinq ans, la découverte d'huile a éclairé dans les profondeurs du sol à tout transformé avec une rapidité magique. La population d'Huile-Ville et de ses environs

l'émigration vers l'ouest est devenu un véritable torrent. Le passage à travers l'océan terrestre des Prairies n'offre plus de fatigues et de périls : on y trouve son déjeuner dans des hôtels montés sur roues. Les tomahawks des Indiens se sont transformés en rails de chemin de fer. Les grands fleuves qui, il y a soixante ans, n'étaient sillonnés que par des frêles canots et d'informes radeaux, portent aujourd'hui des milliers de palais flottants.

(A continuer.)

est déjà de plus de deux cent mille habitants. Dans la seule année 1860, le chiffre des habitants de Meadville s'est élevé de trois mille à quinze mille. Des villes qui n'existaient guère quo de nom, comme Franklin, Titusville, Pithole, ont aujourd'hui leurs journaux quotidiens, des hôtels, des banques et des théâtres. Cet accroissement est à la fois subit et continu.

## A L I C E.

(Voir pages 69.)

### X

Ce même jour, lorsque William, Henri et le docteur arrièrent au port, ils trouvèrent la voiture de lady Eberton qui les attendait ; mais la voiture était seule, Alice n'était point venue à leur rencontre. William s'en étonna, et demanda des nouvelles au cocher, qui répondit n'avoir pas vu madame depuis la veille au soir, au moment où elle lui avait donné ses ordres. Bénédic trouva cela tout simple, et Henri se dispensa d'exprimer un avis.

Henri commençait à redouter sa première entrevue avec Alice. Les épreuves terribles qu'il venait de

subir, la perte de son bâtiment, la mort de Fergus, les dispositions qu'il avait dû prendre, tant pour assurer le sauvetage des débris du navire et l'évacuation des équipages sur le lieu de destination, que pour regulariser, par les formalités requises, sa situation personnelle, tout s'était réuni pour l'arracher violemment à lui-même et produire, avec la fièvre qui s'était déclarée à la suite de sa blessure, un étourdissement momentané des sentiments intimes. Mais, à mesure qu'il s'éloigna du théâtre de ces douloureux événements, sa pensée se dégaugea, son cœur revint à des mouvements plus précis, et l'air lui arriva bientôt, surtout en appro-

chant de Glennaël, plein d'émanations agitantes, de souvenirs et d'images qui, peu à peu prirent un sens, une forme, et lui montrèrent, de nouveau et partout, les traits trop peu redoutés de celle qu'il avait perdue.

Il avait trop présumé de l'amertume que lui avait donnée la certitude de son union avec lord Eber-ton. Il la jugeait si coupable, qu'il ne se croyait plus susceptible pour elle que d'indifférence, pour ne pas dire plus, et le secret désir d'éta-ler à ses yeux sa liberté reconquise, n'avait pas peu contribué à lui faire accepter l'invitation de William de venir à Glennaël. Le départ d'Alice, dans les circonstances où il avait eu lieu, l'avait révolté. Le trouble profond de ses idées, lors de leur rencontre à la chapelle du rivage, l'émotion où le jeta sa vue, la demi-obscurité qui régnait en-core, l'avaient empêché de saisir les nuances qui devaient donner à cette fuite son véritable caractère. Il ne lui supposait pour lui que de l'éloignement et de la haine, et, en se rapprochant d'elle, il céda, sans bien s'en rendre compte, à ce dernier attrait des cœurs blessés, de lui donner des remords, au moins par sa présence; triste satisfaction qu'on pourrait appeler la volupté de la douleur, et qui est encore de l'amour, alors qu'on n'y croit plus.

Lorsque la voiture eut franchi la grille du parc et commença à rouler sur le sable de la grande allée, lorsqu'il revit ces marronniers, cette vieille tour, ces ombreux sentiers, ces fenêtres du château, peut-être celles de sa chambre; lorsqu'il se prit à craindre, n'osant l'espérer, qu'elle ne fût déjà là, sur le perron, à les attendre, avec son ineffable regard, sa voix si douce, et cette mise délicieusement chaste et simple dont elle seule avait le secret; lorsqu'il sentit tout cela, il retomba

malgré lui sous le charme, ferma les yeux pour se recueillir, et cessa de parler, de crainte de trahir la défaillance de son âme.

Mais Alice n'était pas sur le perron, le perron était désert, les deux battants de la grande porte d'entrée étaient à demi fermés, à cause du soleil qui calcinait les pierres des murailles et desséchait dans les caisses les fleurs et les oranges. Ils étaient arrivés, la voiture s'arrêta, John se précipita du siège pour abaisser le marche-pied; aucune fenêtre ne s'ouvrit dans toute la façade, aucun bruit de voix ou de pas ne se fit entendre, les papillons seuls voltigeaient le long des treilles, les mouches bourdonnaient sous le vestibule, le château était triste, inanimé, silencieux, et Henri sentit ses jambes chanceler sous lui en entrant au salon.

Il n'y avait personne, et personne dans la pièce attenante, laquelle donnait sur le grand escalier conduisant au premier.

—C'est étrange! dit William; Alice était cependant prévenue. Elle se sera oubliée dans une de ses promenades favorites, ou bien, retenue dans son appartement, elle n'aura pas entendu le bruit de la voiture.

Ils montèrent l'escalier; la porte du petit salon qui précédait la chambre à coucher de lady Eber-ton était ouverte. Cette pièce était déserte, ainsi que les autres. Un voile était jeté sur un fauteuil, un livre ouvert sur un divan, et sur une petite table, près d'une fenêtre, des couleurs broyées, des pinceaux, des fleurs peintes, entre lesquelles une rose fanée, avec le centre du calice seulement achevé, et les feuilles légèrement teintées et retouchées, comme si l'on se fût efforcé de reproduire dans toute sa

pureté les contours nécessairement altérés du modèle.

Bénédict frappa doucement à l'entrée de la chambre, William appela; même silence.

Ils allaient se retirer, pensant qu'Alice était dehors, lorsque Maggy parut, et leur dit que tout était prêt pour les recevoir.

—Et, où est mylady? demanda William.

L'Écossaise répondit que sa maîtresse avait dû aller au-devant de lord Georges, lequel était attendu d'un instant à l'autre, que son absence ne serait pas longue, et qu'elle avait bien recommandé qu'on ne s'inquiétât pas d'elle.

Puis elle passa dans la chambre destinée à M. Merédic, pour bien s'assurer que rien n'y manquait.

Henri voulait être désintéressé, mais il ne put se défendre d'un serrement de cœur, d'autant plus cruel qu'il faisait plus d'efforts pour n'en rien laisser voir. La fièvre redoubla, il fut obligé de céder et de se retirer chez lui. Mais ni la solitude, ni les soins du docteur, qui le quitta assez tard, après avoir renouvelé l'appareil de sa blessure, ne purent lui procurer le sommeil. Mille fantômes irritants, mille pensées venaient l'assiéger, enfantés par son cerveau malade, et l'agitation de son cœur, qui ne l'était pas moins.

Vers une heure du matin, lorsque tout reposait, il se leva, se traîna à la fenêtre et l'ouvrit pour respirer l'air frais et calmant de la nuit. Comme il était là, il entendit un murmure de voix au pied de la muraille. Il regarda, et, malgré l'obscurité, il reconnut Maggy arrêtée par un homme enveloppé d'un long manteau. Puis tout à coup la jeune fille s'éloigna, l'inconnu disparut dans le bois, et il n'entendit plus rien que les frôlements d'une brise légère qui ré-

vait tout haut dans les rameaux des arbres.

Le matin, lorsque John entra dans sa chambre, il ne put s'empêcher de lui parler de cet incident.

—Je ne saurais rien dire de bien clair là-dessus, répondit le vieux serviteur, malgré qu'à cette heure-là je ne fusse pas couché encore. Ce que je sais seulement, c'est que Maggy m'est venue trouver toute pâle de frayeur: elle m'a raconté que, étant sortie pour s'assurer si les volets du salon étaient fermés du côté du parc, elle avait été abordée par un étranger, qui lui fit bien peur et lui adressa précipitamment plusieurs questions sur Votre Honneur, sur lady Mary, sur lady Eberton, et enfin sur le pauvre M. Fergus. A ce dernier nom, Maggy s'est enfuie, saisie de terreur. Elle ne croit pas que l'on puisse impunément évoquer le souvenir des morts, tant qu'ils n'ont point reçu la sépulture, et elle a, de plus, l'imagination remplie de récits qui lui ont été faits sur des apparitions surnaturelles qui hanteraient ces bois et les murs de ce château. Aussi a-t-elle été bien malheureuse depuis le départ de mylady, et d'autant plus qu'elle n'ose avouer cette faiblesse superstitieuse, de crainte du ridicule, ce qui fait qu'elle ne m'a confié ce secret que sous promesse de ma part de n'en parler à personne.

—Et soupçonnez-vous qui peut être ce mystérieux personnage? demanda Henri.

—Nullement; et, sans partager l'effroi de Maggy, j'avoue, néanmoins, que cette rencontre m'étonne.

Il ne fut pas seul à s'en étonner; dans les dispositions où il était, Henri trouva la matière aux conjectures les plus étranges, et son esprit affolé alla bientôt jusqu'à lui créer des tortures qu'il avait cru

ne lui pouvoir venir que de lord Eberton.

Il fut obligé de garder la chambre durant cette éternelle journée, et William et Bénédicte, qui lui consacèrent une partie de leur temps, ne lui apprirent absolument rien qui pût autoriser ses idées ou calmer ses alarmes. Toutes informations prises auprès des gens du château, on restait sans nouvelles d'Alice, sans certitude sur la route qu'elle avait pu prendre, et quant à l'inconnu de Maggy, ce ne pouvait être que quelque voisin qui savait la catastrophe de l'*Almée*, et s'intéressait naturellement au sort du capitaine et à celui de ses amis. Henri parut accepter cette explication ; mais il se mourait d'inquiétude et d'attente, et il passa toutes ses longues heures à prêter l'oreille aux moindres bruits du dehors. C'étaient les domestiques qui allaient et venaient, des chiens qui aboyaient stupidement du côté de la grille, sans annoncer personne, des hirondelles qui voltigeaient et battaient de l'aile auprès des fenêtres, des chants de cigales, des bruissements de feuillage, des tintements d'oreilles, des riens.

Dans l'après-midi, le docteur vint lui dire qu'ils avaient interrogé Ben, et que ce dernier ne croyait pas qu'Alice fût allée au-devant de lord Georges. Comme il existait dans la contrée un couvent de religieuses, son opinion était que lady Eberton, en sa qualité de papiste, avait bien pu s'y retirer pour s'y livrer aux pratiques superstitieuses de sa religion.

— Mais, ajouta Bénédicte, ce ne peut être là qu'une supposition de ce Ben, fondé sur ce qu'il n'a point vu sortir mylady en voiture, et vers laquelle ont dû le faire pencher sa méchanceté naturelle et sa haine contre les catholiques. Dans tous les cas, nous comptons, sir William

et moi, nous rendre demain à ce couvent, qui n'est pas très-éloigné, et nous renseigner avec toute la diligence possible, car le pauvre Evelyn n'y saurait tenir plus longtemps.

— Et pourquoi pas aujourd'hui même ? s'écria Henri avec vivacité.

Bénédicte lui fit remarquer l'heure, et les rayons qui s'éteignaient sur les rideaux de la chambre, avec les nuances déjà pâlisantes du soir.

Henri les vit s'éteindre tout à fait avec moins de tristesse. Cette détermination de William lui avait fait du bien ; au moins l'on s'occupait d'elle, et d'autres désirs allaient seconder l'impatience des siens.

Mais le lendemain, en dépit des avis du docteur, il sortit de cette chambre, dont la solitude et le silence l'étouffaient. Les arbres, les fleurs, la lumière, lui parleraient d'elle ; il voulait être le premier à la voir, même de loin, le premier à apprendre qu'elle vivait, n'importe pour qui. Lui, qui avait redouté cette entrevue, l'appelait maintenant avec une ardeur insensée. Il ne craignait plus, il ne pensait plus ; il ne faisait plus que sentir, et il sentait qu'il aimait d'autant plus éperdument que cet amour le faisait plus souffrir.

Bénédicte et William étaient partis en voiture après déjeuner, et à sept heures du soir ils n'étaient pas de retour. Henri, qui se tenait depuis longtemps dans le salon, les yeux fixés sur la pendule qui n'en finissait pas de sonner les heures, fut pris tout à coup d'une inquiétude qui tenait du délire. Il voulait se traîner à leur rencontre, et, domptant sa faiblesse par un énergique effort, il quitta le château, arriva jusqu'à la grille, et tournant à droite, il gagna péniblement la plage d'où, en l'absence des arbres, on pouvait embrasser du regard

une partie de la route. Il y arriva épuisé, et Yvonenc, qui était à laver un filet non loin de là, le vit tellement chanceler qu'ils s'approcha de lui.

Henri lui demanda si cette route, qu'il voyait, était la seule qui conduisit au couvent.

— Cette route est celle qui conduit au couvent, répondit le bonhomme, mais seulement jusqu'à cette maisonnette que vous apercevez là-bas. A partir de là, le chemin véritable se sépare de la route, remonte vers les bois de Glennaël, à gauche, et du haut de la falaise, là-bas, on peut le suivre de l'œil se déroulant comme un ruban à travers la campagne.

— Et d'ici peut-on gagner le sommet de la falaise sans repasser par le parc ?

— Il y a un sentier, oui, à la hauteur de cette levée, mais pour y arriver le chemin est rude, à cause du galet. Pourtant, avant-hier, la jeune dame du château l'a suivi. Elle a dû y déchirer ses pauvres petits pieds, d'autant plus qu'elle paraissait en peine et que le soleil extrêmement violent lui mettait le visage en feu.

— Elle était seule ? demanda Henri avec anxiété.

— Seule, monsieur.

— Et où est-elle allée, le savez-vous ?

— Je ne sais rien, monsieur, et Hoëdic, mon camarade, vous en dirait plus que moi, s'il était là, car elle lui a parlé ; mais voilà deux jours que je ne l'ai point revu, et il n'est point venu depuis lors coucher à la maison.

Henri le remercia et se dirigea du côté des falaises. Il mit une heure à atteindre le sentier que lui avait indiqué Yvonenc. Il trouvait du plaisir à passer par les mêmes lieux par où elle avait passé, à subir la même fatigue et le même

soleil, à chercher la trace de ses pieds dans le sable du rivage. Ces pensées lui donnaient des forces ; et quelles pensées l'avaient occupée, elle, en présence de cette mer, moins agitée que son âme, en face de cet horizon ardent, de cette solitude et de ce ciel sans fraîcheur, qui avaient quelque chose de la tristesse de l'attente et de l'infini du sentiment ?

Le soleil s'abaissait vers les lignes lointaines de l'Océan lorsqu'il finit de graver, après mille efforts, le chemin grimpaux qui le ramenait dans le parc. Il était arrivé au pied des rochers qui couronnaient la côte, il voulait en atteindre le sommet avant la nuit. Il avait mal calculé le temps et la distance ; il fut obligé de faire un détour, le passage se trouvant brusquement intercepté par une barrière infranchissable de lianes et de ronces entrelacées. Le jour déclinait rapidement, surtout sous ces grands arbres ; il franchit une clôture en palissade à demi renversée et se trouva dans un bois réservé, à l'extrémité duquel on apercevait des prairies. Il voulut commencer à monter les flancs ravinés des falaises, mais ses forces le trahirent, il tomba près d'un chêne, brisé, haletant, et il y demeura, incapable de se relever.

Les ombres crépusculaires se firent bientôt autour de lui, le silence grandissait avec le calme mélancolique du soir, la fraîcheur commençait à monter de la terre, les fleurs et la verdure retrouvaient des senteurs plus vives. Un bien-être inespéré se glissa peu à peu dans ses membres, son sang s'apaisait dans ses veines et ses pensées devenaient vagues, indécises, en harmonie avec ses sensations. Il entendait comme dans un rêve confus le bruit plaintif, affaibli de la mer, il voyait comme dans un songe

le frémissement léger des feuilles au-dessus de sa tête ; il n'avait plus conscience que d'une chose, son amour, qui veillait toujours, comme une flamme, en son âme, et ne se révélait à lui en ce moment que par un sentiment tendre et pur, d'une douceur ineffable.

Il se reportait au jour passé avec Alice à Glennaïl, à leur course dans ces bois, à leur rêveries à deux, à sa mélancolie, à ses paroles, à ses larmes. La cloche sonnait encore l'*Angelus* du soir à l'église du port et traduisait par l'accent de la prière les chastes et religieuses émotions de leurs cœurs. Le ciel s'ouvrait de nouveau pour lui, il la revoyait à quelques pas de là, s'approchant pour pencher sa tête charmante sur son épaule et lui dire.....

Il se releva brusquement en retenant un cri de bonheur. Alice venait d'apparaître à ses yeux. Avait-il rêvé ? avait-il dormi ? Il y avait déjà longtemps qu'il était là, car la nuit était venue et la lune, aux dernières limites de l'horizon, épanchait ses rayons dans les clairières et sur les flancs moussus des rochers, en filtrant à travers les branches des chênes sa blonde lumière tamisée par le feuillage. Henri n'osait s'en rapporter à ses regards, il se croyait le jouet d'une illusion ravissante, et pourtant il l'avait vue, il la voyait encore de loin glissant légèrement sur l'herbe, comme si le vent du soir l'eût portée sur son aile. Et il restait là, fasciné, éperdu, ne pouvant crier, n'osant faire un mouvement, comme si la moindre manifestation de sa présence eût dû faire s'évanouir ce bonheur et s'envoler pour jamais cette colombe.

Mais lorsqu'il eut cessé de la voir, il lui sembla retomber dans des ténèbres profondes, et ne pouvant se résoudre à la perdre, il se

mit à marcher dans la direction qu'elle avait suivie. La joie lui rendait des forces, la fraîcheur avait ranimé son sang. Mais la lune se coucha bientôt, l'obscurité croissait autour de lui, les étoiles seules éclairaient ses pas hésitants et troublés. Il se perdit, erra longtemps dans cette partie à lui inconnue du bois, et il commençait à douter de ses sens et à désespérer de lui-même, lorsqu'il atteignit la limite de la prairie et vit à deux pas devant lui un pavillon dont une des fenêtres laissait échapper au dehors un filet de lumière.

Il avança jusqu'au pied de la muraille ; un murmure de voix se faisait entendre à l'intérieur ; il regarda, et avec un indicible battement du cœur il aperçut Alice debout près d'une table où brûlait un flambeau. Il gagna l'entrée du pavillon, elle n'était point fermée, il traversa un vestibule, ouvrit une seconde porte et parut sur le seuil...

Au même instant, un cri fut poussé, la lumière s'éteignit, il se trouva dans le silence et l'obscurité, il n'avait vu personne.

Il appela, il se nomma ; nulle voix ne répondit à la sienne. Il était bien seul, et tout était retombé autour de lui dans le sommeil et l'immobilité.

Il fit quelques pas en avant, puis fut obligé de s'appuyer à un meuble pour se remettre de son saisissement.

La lumière des étoiles, glissant dans cette pièce, lui permit de distinguer peu à peu les objets. Ses yeux ne virent rien, ses oreilles ne saisirent aucun bruit, que le cri d'un grillon qui venait de reprendre dans une cheminée voisine sa chanson interrompue.

Il crut que sa raison l'abandonnait et qu'une hallucination funeste abusait à la fois et ses sens et son âme. Il se retira en chancelant, se

dirigea vers la porte et allait sortir de ce pavillon fatal, lorsqu'il vit une ombre se glisser rapidement le long du mur et reconnut en tressaillant l'homme au manteau noir, le mystérieux étranger de Maggy.

Il était encore à la même place que l'inconnu s'était déjà dérobé à ses regards. Force lui fut de reprendre seul le chemin du château. Il rentra dans le parc, se traîna dans les allées, aperçut le garde qui faisait sa ronde de nuit et se cacha de lui comme un criminel.

Il était étourdi, épouvanté ; une pensée horrible lui dévorait le cœur. Il avait beau la fuir, elle

revenait sans cesse sous mille aspects plus cruels et plus irritants.

Il se laissa tomber sur un banc, perdu de regrets et de tristesse, ne fut rappelé longtemps après à lui-même que par la voix de John et du docteur, qui étaient à sa recherche et lui apprirent que lady Eberton était de retour depuis plus de trois heures ; il était presque jour.

Il rentra avec eux et ne vit pas Alice ; elle était retirée dans son appartement.

LOUIS JOUBERT.

(A continuer.)

## BIBLIOGRAPHIE.

### FRANCOISE D'AMBOISE.

Les critiques de profession ont rarement la bonne fortune de lire un ouvrage dans les conditions complètement favorables, et sous le jour le plus propre à faire ressortir ses beautés comme ses défauts. Rivés à leur tâche périodique, ils doivent, quelles que soient leurs dispositions intérieures, accepter un livre au moment même où il se produit. Telle œuvre, conçue et méditée au sein de la solitude, sera lue et jugée au milieu du tumulte ; telle autre née des émotions de la place publique sera appréciée dans le calme des champs. Que de fois le lustre de l'Opéra ou le soleil du turf ont éclairé aux regards du critique affairé les pages d'un volume longuement élaboré au fond d'une pauvre

mansarde à la clarté d'une lampe solitaire !

Les livres ont rarement cette destinée d'être feuilletés ou médités à l'heure opportune. De là tant de dissonances, tant de répulsions et parfois tant de malentendus entre les écrivains et le public, entre les auteurs d'un livre et ses critiques. Pour rendre avec équité certains arrêts littéraires, peut-être est-il nécessaire qu'il s'établisse au préalable une sorte d'accord et d'harmonie entre le juge et le justiciable, entre l'appréciation critique et l'œuvre critiquée.

Eh bien ! cette bonne fortune, trop rare à rencontrer dans notre ingrate profession, elle vient de m'échoir, et je l'ai obtenue dans des

circonstances tout exceptionnelles. Les divers ouvrages mentionnés en tête de cet article, ces histoires, ces poèmes consacrés à célébrer le souvenir et le culte d'une femme qui eut la rare destinée de toucher à toutes les extrémités des choses humaines et divines, qui fut mariée sans cesser d'être vierge, carmélite après avoir été souveraine, et dont le front est entouré du nimbe des bienheureux en attendant qu'il respandisse de l'aurole des saints,— ces vies, ces légendes, ces chroniques, je les ai lues et goûtées au milieu des splendeurs d'un *triduum* dont elles étaient ou la préparation ou l'écho. Elles se sont produites à mes yeux ayant pour cadre une magnifique cathédrale et pour commentateurs des prélats et des moines d'une science, d'une éloquence et d'une vertu singulières; environnées de guirlandes, de festons, d'écussons armoriés, de bannières, d'emblèmes et de symboles qui en révélaient le sens historique et chrétien.

Pour comprendre la vie de Françoise d'Amboise et pour faire monter la critique à son niveau, rien assurément ne pouvait valoir un pareil spectacle. Aussi ne puis-je que savoir un gré infini aux circonstances qui m'ont permis de franchir d'un seul coup et sans efforts un intervalle de quatre siècles, qui m'ont transporté, en m'épargnant le travail des transitions, de la cité nantaise du dix-neuvième siècle à la ville ducale du quinzième, du milieu des réalités contemporaines à l'époque singulière et curieuse où vivait la bonne duchesse Françoise.

Ce n'était plus le moyen-âge, ce n'était pas encore la société moderne. Les temps étaient mauvais et la décadence se montrait en toutes choses : dans les institutions, dans les lois, dans les événements, dans la poésie, dans les hommes.

La fleur de chevalerie s'était

fanée, et les âmes avaient baissé à ce point que les héritiers des preux avaient adopté ce cri de guerre : "Nul n'est tenu à l'impossible !" Toutefois, dans cet âge épais, lourd et matériel, trois figures font exception, trois figures de femmes qui se détachent en traits lumineux sur un fond obscur : l'une toute littéraire et poétique, Christine de Pisan ; l'autre héroïque et guerrière, Jeanne d'Arc ; la troisième est celle de la bienheureuse Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne et religieuse carmélite.

Plusieurs historiens nous ont raconté sa vie, et il n'en est guère qui offrent plus d'attraits, soit qu'on l'étudie au point de vue religieux, ou au point de vue purement historique. Par sa naissance, par son mariage et ses alliances, Françoise tenait à tout ce qu'il y avait de plus élevé et de plus grand en France et en Bretagne. Par son caractère, sa fermeté, son intelligence, son esprit de justice et de droiture, elle a été à la hauteur de tous les événements politiques de son temps. Enfin, par sa foi, par la multiplicité de ses fondations et de ses bonnes œuvres, elle n'a été au-dessous d'aucune sainteté. Un portrait nous reste d'elle, reproduit par Dom Lobineau, d'après une peinture originale, et ce portrait offre un mélange exquis d'énergie, de douceur et de chasteté. On dirait une femme et une princesse du treizième siècle, attachée au milieu du quinzième, une sœur d'Elisabeth de Hongrie, assise sur le trône du duché breton. Née de Louis d'Amboise et de Marie de Rieux (1427), elle fut de bonne heure prédestinée à toutes les douleurs et à toutes les gloires.

Devenue la femme du second fils de Jean V, Pierre de Guingamp, elle ceint en 1450 la couronne de duchesse et devient veuve, après sept années d'un règne dont le sou-

venir a longtemps vécu au cœur des populations bretonnes. Dix ans après la mort de son mari, elle entre au Carmel, où elle mourut en odeur de sainteté, le 4 novembre. 1485. Jeune fille, épouse, souveraine, veuve, religieuse, elle a connu tous les états qu'une femme peut traverser en ce monde, et dans tous elle a fait preuve, au degré le plus sublime, de toutes les vertus qui font les saints. Françoise fut humble au comble de la grandeur, patiente au sein de l'adversité, résignée envers l'injustice, la calomnie et les mauvais traitements ; elle trouva des trésors à verser dans le sein des pauvres ; elle fut chaste et pure à ce point qu'elle ignora volontairement et toujours les joies de la maternité. Elle sacrifia à l'amour du divin maître tous les amours de la terre : *Faites sur toutes choses que Dieu soit le mieux aimé*, telle était sa devise et son cri de guerre dans la bataille de la vie.

Aussi à peine fut-elle ensevelie dans la bure du Carmel, à peine eut-elle fermé les yeux que la voix du peuple, célébrant ses vertus et ses bienfaits, la proclama "bienheureuse." Sa tombe devint l'objet d'un culte fervent. De nombreux *ex voto* y furent déposés en souvenir des guérisons et des faveurs obtenues par l'intercession de la bonne duchesse devenue puissante auprès de Dieu.

Son culte grandissant toujours, il devint nécessaire d'écrire sa vie. En 1634, le frère Léon de Rennes, carme réformé, publia une histoire de Françoise d'Amboise, sur des monuments authentiques, des documents originaux et des traditions pieusement conservés dans sa famille spirituelle, et cet exemple fut suivi par Albert le Grand, l'abbé Barrère et Dom Lobineau.

M. l'abbé Richard et M. Edouard de Kersabiec ont puisé à

ces sources et, en y joignant leurs recherches personnelles, ils ont enrichi la littérature religieuses de deux nouvelles vies qui doivent être remarquées parmi la foule des travaux hagiographiques qu'a produits notre temps. L'ouvrage de M. l'abbé Richard est naturellement plus ecclésiastique que celui de M. de Kersabiec. Le vénérable vicaire-général du diocèse de Nantes, sans négliger la princesse, a mis en relief la carmélite et la Bienheureuse, et il a rassemblé les plus curieux détails sur l'origine et l'histoire de son culte, sur les touchantes manifestations de la piété populaire envers sa mémoire et ses reliques. Il a fait un judicieux usage de plusieurs pièces originales, jusqu'ici inédites, que lui ont fournies les archives de l'évêché de Nantes ou celles du département. M. de Kersabiec a surtout étudié la duchesse de Bretagne, et son livre, moins savant que celui de M. l'abbé Richard, est plus concentré, plus dégagé de digressions et d'aperçus théologiques.

L'un et l'autre ont encadré avec beaucoup d'art la suave et douce figure de Françoise au milieu des événements contemporains, de telle sorte qu'au lieu d'un de ces récits sans caractère et purement abstraits, comme il y en a trop dans l'hagiographie, où les saints semblent nichés entre ciel et terre sans participer en rien aux misères de l'humanité, nous possédons ici une vie bien et dûment réelle et humaine, sur laquelle le quinzième siècle a laissé comme un reflet de sa couleur. Du reste, ces deux histoires de Françoise d'Amboise atteignent admirablement leur but, et elles arrivent à une heure opportune : elles ravivent le souvenir de la "bonne duchesse" ; elles la font connaître et aimer dans le cloître et dans le monde au moment où, sur l'initiative

d'un saint et vénéré prélat, un décret de la cour romaine confirme le culte que la Bretagne lui a rendu pendant quatre siècles. Aussi ont-elles une large part à revendiquer dans les solennités que Nantes vient de célébrer en l'honneur de la bienheureuse Françoise d'Amboise. Les récits de M. l'abbé Richard et de M. de Kersabiec n'ont pas peu contribué à faire comprendre à tous le sens des grandes scènes religieuses qui, tout récemment, se sont déroulées sous les arceaux de la vieille basilique nantaise, dans les rues, les carrefours et les places publiques de la cité bretonne.

Je n'ai point à redire ici les détails de cette magnifique explosion du sentiment populaire dont j'ai été l'heureux témoin, et qui montre combien la foi catholique et le culte des vieux souvenirs sont encore vivants au-cœur des populations bretonnes. Mais sans sortir du domaine de la critique littéraire, il m'est sans doute permis d'ajouter que tous les arts ont contribué à rehausser l'éclat du *triduum* de Nantes, que la Poésie, la Musique, la Sculpture et l'Éloquence sont venues tour à tour déposer leur tribut aux pieds de la duchesse-carmélite. M. l'abbé Richard a dignement chanté celle dont il a été l'historien dans les strophes d'une cantate mise en musique par M. Martineau, maître de chapelle de la cathédrale. Un poète qui a le don des beaux vers et qui possède à un rare degré le sens chrétien et breton, M. Emile Grimaud, a consacré à Françoise tout un petit poème, d'une inspiration des plus élevées et dont une partie a servi de texte à une composition musicale d'un grand caractère religieux due à M. Ducoudray-Bourgault.

La Sculpture a offert une statue et une châsse dorée renfermant les reliques de la Bienheureuse. L'au-

teur de la statue, M. Potet, a fort heureusement réuni dans son œuvre le caractère ducal et religieux de Françoise d'Amboise ; le voile noir, le manteau blanc et la robe de bure rappellent la sœur du Carmel, les hermines, les armoiries et la couronne font souvenir de la souveraine. La châsse renfermant les reliques a la forme d'une église gothique ; c'est un chef-d'œuvre de ciselure d'orfèvrerie digne des artistes chrétiens du moyen-âge.

Que dire maintenant des orateurs qui, pendant les trois jours du *Triduum*, sont venus successivement faire vibrer la parole de Dieu sous les arceaux de la cathédrale bretonne ? Rien ; sinon qu'ils ont été dignes à la fois de la grandeur de la fête, de la bienheureuse qu'ils célébraient et de leur propre renommée. L'évêcopat, par la bouche de Mgr Mermillod, l'ordre des carmes par la voix du P. Hyacinthe, celui de saint Dominique par la parole du P. Souaillard, ont glorifié Françoise d'Amboise. La foule a recueilli avec avidité l'éloquence émue, chaleureuse et véritablement entraînante de l'apôtre de Genève ; les accents pleins de force et de vigueur de l'orateur déjà illustre des conférences de Notre-Dame ; l'enseignement si élevé, si sympathique et si pur du disciple de Lacordaire. Tous les trois ont su trouver le chemin des âmes et des cœurs. J'ai vu, sous l'étreinte de leur parole, bien des regards attendris, bien des fronts illuminés.

Ah ! la véritable éloquence est le premier de tous les arts, elle est le plus puissant de tous les moyens d'action qui soient au pouvoir de l'homme, et l'éloquence mise au service du vrai, l'éloquence religieuse et chrétienne est peut-être la forme la plus séduisante et la plus pure que puisse ici-bas revêtir la beauté !

G. DE CADOUAL.

## SALON DE 1866.

Dans chaque Exposition, on trouve un certain nombre de peintures qui attirent plus particulièrement l'attention des connaisseurs. Ces ouvrages provoquent quelquefois des jugements contradictoires. Mais cette contradiction même est, jusqu'à un certain point, une preuve de supériorité. On ne loue ou on n'attaque avec force que les œuvres saillantes et vigoureusement accentuées.

Le Salon actuel compte plusieurs de ces toiles qui dominent les autres et partagent les connaisseurs et les critiques. Il serait difficile de faire un choix entre les divers coryphées de l'opinion publique, et ce n'est pas une des moindres charges de la commission que d'élire un lauréat. Nous qui, Dieu merci, sommes affranchis de ce soin, nous allons prendre au hasard quelques-uns des noms qui composent la pléiade privilégiée et juger, sans d'autre but que celui d'exprimer sincèrement nos impressions, les œuvres qui semblent réunir le plus grand nombre de suffrages.

Personne ne peut se formaliser si le nom de M. Fromentin se rencontre le premier sous ma plume.

M. Fromentin est le Pater de notre temps. Avec plus de vérité, d'accent, de pittoresque, il a toutes les qualités élégantes et gracieuses qui ont fait la renommée du peintre du dix-huitième siècle. Je ne dis pas qu'il y ait entre ces deux artistes une grande affinité d'esprit ou de sujets : je dis seulement que l'un et l'autre ont une finesse, une grâce, une

légèreté de couleur et de touche qui assurent leur durée. Je faisais cette observation pour la vingtième fois, en contemplant dans l'*Exposition rétrospective* que j'ai signalée dernièrement, les peintures de Pater. Les deux artistes, celui du siècle dernier et celui du siècle présent, possèdent le même charme, le même don d'exprimer un mouvement, une idée, une impression, d'un coup de pinceau gracieux et délicat. Mais M. Fromentin est plus varié que Pater dont tous les tableaux se ressemblent ; et à la grâce, je le répète, il sait joindre le mérite du pittoresque et de la réalité.

Ou je me trompe fort, ou *La Tribu nomade* qu'il expose cette année, restera comme le résumé et le *point d'orgue* de son œuvre. Ce tableau présente la personnalité du jeune maître dans son jour le plus complet. Il est là tout entier, et je doute qu'il se montre jamais sous un aspect plus favorable. On se plaignait, et moi-même je me plaignais tout bas de la persistance de M. Fromentin à rester en Afrique, et à nous donner des tableaux africains. Ceux qui ont fait cette observation trop vivement, doivent la regretter, car elle eut pu priver notre école d'une œuvre ravissante.

Une tribu s'en va vers le Tell chercher, non point un ciel plus doux, mais des pâturages plus gras. Elle traverse une haute montagne et passe le gué d'une rivière. Les retardataires, quelques femmes et quelques hommes en burnous, sont encore au bord de la rivière, tandis

que la tête de la colonne se perd dans les gorges profondes. Des chefs aux draperies éclatantes surveillent le mouvement, et attendent sur la rive opposée, aux pieds de la montagne, que tout leur monde ait passé.

Voilà le tableau.

Plusieurs centaines de personnages à pied et à cheval, sont réunis et se meuvent avec une aisance et un brio charmants; c'est toute l'Afrique arabe qui s'agite devant vous. Ce petit monde grouillant et bariolé est comme une révélation de la vie des déserts.

Chaque groupe, chaque personnage, chaque assemblage de tons est un trait de maître; quelques taches légères, quelques détails indécis et qui parfois semblent inachevés, n'enlèvent rien ou presque rien au charme pénétrant de cette petite œuvre.

Du Tell, passons au Sahara. L'Afrique même torride n'a pas de secrets pour M. Fromentin. Il a tout parcouru, tout exploré. Au milieu des déserts les plus brûlés, il a su trouver des retraites fraîches et mystérieuses, qui feraient honneur à l'Arcadie, et c'est dans un de ces réduits qu'il nous transporte aujourd'hui

Qui se doutait que le Sahara possédait de tels ombrages et des eaux mythologiques, où il ne manque que des nymphes? Sommes-nous dans la vallée de Tempé, aux bords de frais méandres, ou bien en plein désert, dans le voisinage du Simoun? Sans ces femmes en haïck, qui se baignent dans les eaux; sans les formes et les feuillages exotiques des arbres, on en pourrait douter. Un grand soleil aux teintes chaudes et orangées cache son disque derrière la feuillée.

Au lieu de procéder par de petites touches, l'artiste a procédé ici par des masses et de grands plans; et

son œuvre tire de cette méthode un effet plein d'ampleur.

Terminons en félicitant M. Fromentin d'avoir su rajeunir avec tant de bonheur un genre qu'il semblait avoir épuisé.

M. Pasini a choisi et exploité la Perse comme M. Fromentin exploite l'Algérie. Si je n'avais le plaisir de connaître M. Pasini et si je ne le voyais habituellement vêtu en Parisien, je croirais qu'il est Persan et qu'il vit dans un grand bonnet d'astrakan, comme ce Persan à barbe blanche que nous connaissons tous. Cette année, comme les autres, M. Pasini est fidèle à la Perse. Dans un premier tableau, il nous montre des Persans vainqueurs chassant devant eux des prisonniers de guerre dans les plaines voisines d'Ispahan. Telle est, s'il vous plaît, la légende du tableau. Ces vainqueurs persans, ils n'y vont pas de main morte, et quand ils tiennent leurs gens, ils les veulent bien tenir. On est plein de pitié pour ces pauvres diables dont tout le crime est de s'être laissé battre, et qui s'en vont péniblement les mains, les bras, quelquefois même le cou et les flancs empri-onnés dans de durs liens. Ils marchent comme un bétail galeux, sous un ciel implacable, sur un terrain rocheux, à la suite des vainqueurs superbes qui caracolent sur leurs barbes! O misères des péripéties humaines! ô droit barbare de la guerre! Le cortège attaque une montagne et va en descendant se perdre dans les plaines...

Le *Courrier endormi* du même artiste est moins lugubre, mais c'est encore un persan. Étendu sur son dos, au crépuscule, son sachet de lettres serré sur sa poitrine, l'autre bras croisé sur son bâton, le personnage est en train de prendre quelques instants de sommeil. Mais qu'Allah le garde de dépasser l'heure fixée pour le départ! il y va peut-

être de sa tête. Dans ces pays on ne plaisante guère, et on se soucie de couper une tête comme nous de manger un escargot ! Donc, pour éviter ce triste sort et être exact à sa consigne, le courrier persan s'est avisé d'un moyen qui, pour être d'une simplicité extrême, ne mérite pas moins d'être recommandé.

Alexandre le Grand, dit-on, quand il voulait passer quelques heures avec Homère et se reposer, en la compagnie de l'Iliade, des fatigues écrasantes de la guerre, prenait en main une boule d'airain, qui, aux premières atteintes du sommeil, lui échappait et tombait avec un bruit retentissant dans un vase, également d'airain, placé à portée pour cet office. Cette commotion rouvrait les yeux du royal étudiant et le remettait à sa besogne. Le *Courrier persan*, de M. Pasini, a un procédé moins compliqué, mais tout aussi certain. Il a roulé autour de sa jambe et de son pied une corde dont il fait passer l'extrémité entre les doigts nus ; puis calculant le temps que va mettre l'extrémité laissée libre à se consumer, il y a mis le feu et s'est endormi, attendant paisiblement que le feu le réveille. On voit le personnage dormir de tout son cœur, bien assuré de l'efficacité de sa recette ; la corde brûle, brûle, et n'est plus guère qu'à un empan de son ortel. Il en a, je suppose, encore pour une petite heure de sommeil ; puis brr ! On peut se figurer le saut qu'il va exécuter, et j'aime mieux que ce soit lui, que vous ou moi qui s'y expose !... Prions Morphée, propice aux rudes travailleurs, d'accorder à ce bon musulman, malgré la différence de religion, un sommeil exempt de rêves, et laissons-le en paix... Je crains toutefois que M. Pasini ait si bien accommodé son personnage, que quelque curieux ne le réveille en s'approchant trop pour l'admirer.

Puisque je suis en train de faire l'école buissonnière, il m'est bien permis de passer de Perse en Italie, et du *Courrier* de M. Pasini aux *Paysans napolitains* de M. Bonnat.

M. Bonnat obtient cette année un succès mérité. Il expose deux tableaux d'un style et d'un genre absolument contraires.

Les *Paysans napolitains devant le palais Farnèse à Rome* représentent un touchant épisode de la fidélité napolitaine. J'ai vu moi-même une scène semblable un jour qu'ayant eu l'honneur d'être reçu par le roi François II, je repassais le seuil de la noble demeure, songeur et tout ému des choses que j'avais vues et entendues. Plusieurs paysans, hommes et femmes, avec le costume pittoresque des Calabres que M. Bonnat excelle à reproduire, attendaient devant la porte et sur les bancs de pierre, l'arrivée de leur roi exilé de leur *Francesco*, comme ils l'appellent, pour le saluer et l'acclamer au passage et rapporter de ses nouvelles au pays.

J'ai retrouvé avec plaisir ce souvenir de voyage dans le tableau du jeune artiste. Il n'y a qu'une voix sur l'œuvre de M. Bonnat, et les éloges qu'elle reçoit sont de toute justice. Il serait difficile d'être à la fois plus vrai et plus poétique. Il serait difficile surtout de déployer plus de qualités techniques. Les fonds sont d'un gris lumineux, sur lequel se détachent avec éclat les vêtements chatoyants des personnages. Tout se meut dans l'air ambiant. La pâte est moëlleuse, ferme, émaillée, d'une qualité excellente. Le dessin est suffisant, et toutes les conditions se réunissent pour faire de ce petit cadre une œuvre qui marquera dans la carrière de l'artiste.

Le *Saint Vincent de Paul prenant la place d'un galérien*,

du même peintre, quoique de dimensions beaucoup plus grandes, laisse une impression moins favorable ; il possède pourtant des qualités remarquables. La tête du saint est admirablement traitée ; la bonté et la simplicité éclatent sur cette figure souriante. Le personnage n'a pas l'air de se douter de la grandeur du sacrifice qu'il accomplit ; il se met à la place du galérien, lui rend la liberté et se laisse river les fers aux pieds, comme si la chose était toute naturelle et ne lui coûtait rien. Les forçats eux-mêmes sont stupéfaits, et dans leur admiration ils se présentent aux lucarnes ; seuls, les geôliers et l'alguzil restent impassibles.

Tous les personnages sont énergiques et vivants. Des oppositions violentes d'ombres et de lumière, à la façon espagnole, servent encore à les mettre en relief. Ces ombres manquent souvent de transparence :

les effets sont durs et heurtés. En maint endroit, il faut signaler des sécheresses : de plus, quelques parties restent inachevées. Le pied d'un geôlier n'est pas dégrossi ; les doigts sont à l'état de moignon ; la jambe est mal venue ; quelques autres détails auraient besoin également d'une retouche.

Ces critiques n'enlèvent pas grand chose à la valeur de l'œuvre de M. Bonnat. Le *Saint Vincent de Paul* est un tableau qui indique une personnalité vigoureuse dont on peut attendre beaucoup. Si le temps a manqué à l'artiste pour compléter son œuvre, il n'y a probablement pas de sa faute ; et sans vouloir tirer la conclusion par les cheveux, on peut dire que cet exemple offre un argument de plus contre la fréquence trop grande de nos expositions.

## L'AMI DES OISEAUX.

On voit, depuis quelques années, un homme de taille moyenne, d'un enbonpoint respectable, aux moustaches épaisses, à la barbe touffue et grisonnante, venir chaque jour au jardin des Tuileries, où, dès qu'il arrive dans une des allées qui avoisinent la terrasse de l'eau, il est entouré d'une nombreuse volée de pigeons. Il leur émiette un morceau de pain ou une brioche qu'il apporte, et les oiseaux sont si familiers avec lui, que, loin de le fuir, ils l'entourent, se disputent ses regards, ses libéralités. Quelques-uns mêmes, les favoris, voltigeant autour de sa tête et se posant sur ses épaules, son

bras, sa main, vont chercher jusque dans sa bouche leur nourriture accoutumée.

C'est le sujet de l'admiration des jeunes mères, des bébés, petits ou grands, aux yeux bleus ou bruns, des apprentis-faisant l'école buissonnière, et des bonnes d'enfants. Dès que l'homme aux oiseaux arrive, on se précipite à sa suite. Il s'avance majestueux et imposant, escorté de sa cour, qui se tient à distance, retenue sans doute par le respect et peut-être aussi par la crainte d'effaroucher les oiseaux. Quelques-uns des oisifs qui viennent chaque jour au jardin des Tuileries, faire leur promenade ou

lire les journaux, se joignent à la foule des courtisans. Guignol lui-même en présence, de ce concurrent redoutable, voit désertir ses représentations, et la Petite-Provence est un moment abandonnée par les rhumatismes qui viennent chercher sur ses bancs un rayon de soleil. L'ami des oiseaux marche en homme pénétré de son importance, et jouit de l'étonnement et des hommages de la foule. La canne sous le bras, le chapeau sur la tête, immobile comme le derviche sur le minaret ou comme le soliveau de la fable, il accomplit gravement son office ordinaire. Les jeunes mères s'étonnent, les enfants ouvrent de grands yeux, et j'aperçois là-bas un des plus petits, M. Guguste, qui, tout effrayé de voir des oiseaux qui n'ont pas peur de lui, se cache derrière son grand frère Aymar, ce qui ne l'empêche pas de regarder la scène à la dérobée. M. Guguste demandera certainement à son père, qu'il a entraîné par la main vers l'endroit où l'ami des oiseaux tient son grand couvert, comment il se fait que celui-ci voie ainsi voltiger les pigeons autour de sa tête, tandis que lorsque M. Guguste court à eux, les ingrats se sauvent à tire-d'aile. Le petit bonhomme oubliera d'ajouter qu'il leur jette des cailloux,—cet âge est sans pitié,—et que les pigeons ont l'indélicatesse de préférer la brioche.

L'ami des oiseaux est devenu un des spectacles des Tuileries et un des plaisirs des Parisiens. On vient du Marais pour le voir, et les provinciaux, qui font le programme d'un voyage à Paris, ne manquent pas d'écrire sur leur carnet : "Aller voir déjeuner les bêtes féroces au jardin des Plantes ;—aller voir se baigner l'hippopotame ;—aller voir goûter les pigeons aux Tuileries."

Les gens naïfs se demandent par quel talisman l'homme des Tuileries à réussi à apprivoiser les pigeons.

Je crois que son procédé est très-simple, et qu'il n'a rien de commun avec celui des charmeurs de l'Inde, ni même avec celui de Mlle Vanderersch, qui a émerveillé tous les salons de Paris par le singulier empire qu'elle exerce sur la gente emplumée.

D'abord, les pigeons des Tuileries, comme tous les animaux qu'on ne tourmente pas et qui sont habitués à la vue de la foule, ne s'effarouchent pas aisément. Si vous êtes allé à Venise, vous avez certainement vus pigeons de la place de Saint-Marc. Ces pigeons, dont l'histoire est assez curieuse, remontent aux anciens temps de la république de Venise. A cette époque, c'était l'usage, le jour des Rameaux, de lâcher du haut de la porte principale de l'église de Saint-Marc un grand nombre d'oiseaux avec de petits rouleaux de papier attachés à la patte qui les forçaient à tomber dans les mains des hommes du peuple qui, remplissant la place, se disputaient cette proie vivante. Quelques-uns de ces oiseaux ayant réussi à se débarrasser de leurs entraves, et traînant la ficelle comme le pigeon de la Fontaine, cherchèrent un asile sur les toits de l'église de Saint-Marc et sur ceux du palais ducal, non-loin de ces *plombs* redoutables que Silvio Pellico a dépeints dans *Mes Prisons*, et que lord Byron a maudits dans des vers immortels. Ils se multiplièrent rapidement et devinrent les favoris de la population, à tel point que, pour obéir au vœu général, le sénat de Venise rendit un décret portant que les pigeons de la place de Saint-Marc, devenus les hôtes de la république, seraient respectés et nourris aux frais de l'Etat. Tant que dura la république de Venise, un employé de l'administration des greniers de la ville venait, chaque matin, jeter la ration des pigeons sur la place de Saint-Marc et la

*Piazzetta.* Depuis l'établissement de la domination autrichienne, ce sont les Vénitiens qui nourrissent par des libéralités volontaires leurs oiseaux favoris. Habités à vivre en paix avec l'homme, les pigeons de la place de Saint-Marc sont devenus extrêmement familiers. Ils ne s'envolent pas à l'approche des promeneurs, et j'en ai vu, perchés sur les rebords du seau des porteuses d'eau de la place de Saint-Marc pour se désaltérer, ne pas prendre leur vol au moment où ces femmes mettaient la main sur l'anse du seau.

Au fond, tout le secret, pour provoquer les animaux, consiste à ne pas les effaroucher par des mouvements trop brusques et par le bruit, à ne pas leur faire du mal et à leur faire du bien.

Si vous n'avez pas vu les pigeons de la place Saint-Marc à Venise, vous avez vu certainement les carpes du grand étang de Fontainebleau arriver par bandes pour se disputer le pain qu'on leur jette ; les cygnes des bassins des Tuileries nager vers les enfants qui leur lancent les miettes de leurs gâteaux de Nanterre ; les petits éléphants du jardin des Plantes allonger gentiment leur trompe pour saisir un pain de seigle ; et plus d'une jeune fille a pris plaisir, pendant l'hiver, à jeter sur son balcon les miettes de pain de la table, pour voir s'abattre les épaisses volées de moineaux francs qui, trouvant la table mise, font honneur au banquet sansse préoccuper le moins du monde de la belle enfant à la tête blonde et à la bouche rieuse qui assiste à leur repas.

Vous le voyez, c'est toujours le même procédé. Ce qui effarouche les animaux, c'est le bruit, ce sont les mouvements brusques, ce sont surtout les mauvais traitements.

Quand l'homme les traite en amis, il est rare qu'ils ne répondent point à ses avances. Vous savez l'histoire

d'Androclès et de son lion, de Pellisson, celle de son araignée, et cent autres du même genre. Je ne parle pas des animaux domestiques, du chien surtout, notre fidèle compagnon. La Bible elle-même, ce livre des livres, en racontant le retour du jeune Tobie ramené par l'ange chez son père, a daigné ajouter en l'honneur de ce fidèle animal ces lignes charmantes : "Alors le chien, qui les avait suivis durant le chemin, courut devant eux, et, comme un courrier qui les aurait précédés, il témoignait sa joie par le mouvement de sa queue." Le grand poète du paganisme, Homère, à son tour, a peint dans les vers les plus touchants peut-être qui soient sortis de son cœur, Ulysse, lors de son retour à Ithaque, méconnu par Pénélope, Télémaque et ses serviteurs, et reconnu par son chien qui meurt de joie à sa vue. Mais, sans parler du chien, qui est notre ami, les animaux sauvages eux-mêmes se montrent sensibles à la bonté de l'homme, et quand on lit les légendes des moines de l'époque mérovingienne, qui vivaient cachés dans les profondeurs des forêts, il semble que la vertu puisse rendre à l'homme l'empire qu'exerçait aux premiers jours sur les animaux son innocence.

M. de Montalembert, dans *les Moines d'Occident*, a retracé un grand nombre de récits légendaires de ce genre. C'est un sanglier colossal qui, poursuivi par les chasseurs, reçut un asile dans la cellule que saint Basile s'était construite au plus épais de la forêt dans la montagne de Reims. Ailleurs, saint Laumer, errant dans les forêts du Perche, en chantant des psaumes, rencontre une biche fuyant devant plusieurs loups. Ce fut pour lui l'image et le symbole de l'âme chrétienne, poursuivie par les démons ; il en pleura de pitié, puis il cria aux loups : "Bourreaux enragés, rentrez

dans vos tanières, et laissez là cette pauvre petite bête ; le Seigneur veut arracher cette proie à vos gueules ensanglantées.” Les loups s'arrêtèrent à sa voix et rebroussèrent chemin. “Voilà bien, dit le saint à son compagnon, comment le diable, le plus féroce des loups, court toujours en quête de quelqu'un à étrangler et à dévorer dans l'Eglise du Christ.” Cependant la biche le suivait, et il passa près de deux heures à la caresser avant de la renvoyer.

Les récits de ce genre sont innombrables. C'est le lion de l'abbé Gerasime, dont le monastère était situé au bord du Jourdain, ce lion qui, après avoir aimé le moine pendant sa vie, vint mourir sur sa tombe, C'est la louve d'un autre solitaire qui attendait à sa porte qu'il l'admit à manger les restes de son petit repas, et ne se retirait qu'après lui avoir léché la main. Les légendes irlandaises nous montrent les cerfs des forêts venant présenter leurs têtes au joug pour traîner la charue. Partout on retrouve l'idée de l'empire de l'homme sur les animaux rétabli par la sainteté. “Faut-il s'étonner, dit à ce sujet Bède, si celui qui obéit loyalement et fidèlement au Créateur voit à son tour les créatures obéir à ses ordres et à ses vœux !”

Parmi ces récits légendaires, il n'y en a pas de plus touchants que ceux qui se rattachent à la vie de saint François d'Assise, dont le cœur était rempli d'une tendresse inexprimable qui débordait sur les animaux. On lit dans une légende que ce grand saint, qui avait une voix belle et harmonieuse, ayant entendu un soir le chant d'un rossignol, fut touché jusqu'aux larmes, et se sentit inspiré de lui répondre, de sorte que, jusque bien avant dans la nuit, il chanta alternativement avec

lui les louanges de Dieu. La légende ajoute que François se trouva épuisé le premier et loua l'oiseau qui l'avait vaincu. Qui n'a lu, dans les *Poètes franciscains*, le miracle que fit le saint en convertissant le loup très-féroce de Gubbio, et comment il approvoisa des tourterelles sauvages, présent d'un jeune homme pieux, en leur disant : “O mes tourterelles, simples et innocentes, comment vous laissez-vous prendre ? Maintenant je veux vous sauver de la mort et vous faire des nids, afin que vous obéissiez au commandement de notre Créateur.” Et les tourterelles, s'approvoisant, commencèrent à pondre leurs œufs, et elles les couvèrent devant les frères comme des poules, toujours nourries de leurs mains. Rappelons en terminant l'exorde du délicieux sermon rapporté dans les *Poètes franciscains*, et adressé par le saint à une multitude d'oiseaux attentifs à sa voix, sermon qui fut raconté à frère Jacques de Massa par frère Massio, un des disciples préférés de saint François : “Mes oiseaux, vous êtes extrêmement obligés à Dieu, notre créateur, et toujours en tous lieux vous devez le louer, parce qu'il vous a donné la liberté de voler partout, qu'il vous a donné un double et triple vêtement, et qu'il a réservé votre espèce dans l'arche de Noé. Outre cela, vous ne semez ni ne moissonnez, et Dieu vous nourrit et vous donne des fleuves et des fontaines pour vous abreuver, il vous donne les montagnes et les vallées pour votre refuge et les grands arbres pour faire vos nids.”

Nous voici loin de notre début. Nous avons commencé dans le jardin des Tuileries, et nous finissons dans un autre jardin, jardin mystique où l'on cueille les petites fleurs de saint François.

## LE CHRISTIANISME ET LE BONHEUR SOCIAL.

C'est souvent l'honneur ou le tort des hommes illustres de reproduire en les accentuant les tendances de leur époque. Aussi l'étude des figures que le burin de la renommée a gravées dans les souvenirs de l'humanité conduit, plus d'une fois, à la connaissance de ce que furent les âges auxquels elles appartiennent, et de cette connaissance d'utiles enseignements peuvent sortir.

Un homme a vécu parmi nous, dont le noble caractère, les généreuses aspirations, les illusions elles-mêmes ou les exagérations se reflètent dans ses contemporains. Lacordaire, c'est la France du dix-neuvième siècle ; et la pensée qui a fait éclore dans l'âme du célèbre dominicain le germe de foi arrêté jusque-là dans son développement, sous le poids des ruines intellectuelles qu'avait amassées l'école de Voltaire, cette pensée s'harmonise si bien avec l'état actuel des esprits, avec leurs recherches, qu'il nous semble impossible de ne pas voir en elle le rayon de lumière destiné à dissiper, pour beaucoup, ces ténèbres de l'incroyance ou du doute, qui égarent les pas et étioient la vie de notre génération.

“ Je suis arrivé aux croyances catholiques, écrit Lacordaire, par mes croyances sociales ; et aujourd'hui, rien ne me paraît mieux démontré que cette conséquence ; la société est nécessaire, donc, la religion chrétienne est divine ; car elle est le moyen d'amener la société à sa perfection, en prenant l'homme

avec toutes ses faiblesses et l'ordre social avec toutes ses conditions (\*).”

Ces paroles ne sauraient être trop méditées ; et la vérité qu'elles expriment est en rapport assez étroit avec les tendances de notre temps pour que la méditation en soit facile et profitable. On veut le bien-être des masses, la prospérité sociale, les accroissements de la civilisation ; donc, on veut le christianisme. L'humanité est appelée à développer harmoniquement ses forces, en se dégageant des étreintes de ce monstre qu'on nomme le paupérisme, chez lequel la misère physique n'est que le vêtement de la misère morale. Donc, l'humanité est appelée à s'épanouir au soleil vivifiant des enseignements chrétiens.

Vous voulez des faits. Vous êtes les enfants d'une époque qui ne procède que par l'expérience. Eh bien ! allumez le flambeau de l'histoire, et projetant ses clartés sur les annales du monde, lisez les observations qu'étale sous vos yeux l'état comparé des peuples anciens et modernes. En rappelant ou apprenant à l'homme sa grandeur et ses devoirs, qui a élevé et rendu pleins de dignité les rapports sociaux ? Qui a brisé les chaînes de l'esclavage païen ? Qui a fait germer toutes les vertus intellectuelles et morales dans ces vastes régions que la nuit de la barbarie couvrait de ses ombres épaisses ? Qui donc a donné des serviteurs à

(\*) Correspondant, t. 17 p. 828.

la faiblesse, à la souffrance, aux déshérités de la fortune, à tous ceux que le malheur avait touchés de sa main impitoyable ? Qui a fondé ces grandes écoles, asiles de la science et des arts ; ces centres d'où sont partis en rayonnant ceux qui, par des travaux gigantesques, accomplis sous le regard des générations étonnées, ont mérité d'être appelés les *défricheurs de l'Europe* ?—Qui a fait toutes ces choses, si ce n'est l'Eglise, c'est-à-dire, le christianisme enseignant, dirigeant, moralisant l'humanité.

Non seulement donc, le christianisme élève l'homme à une grandeur morale inconnue des nations païennes, mais il fait vivre les sociétés dans une prospérité matérielle que la Grèce et Rome n'atteignirent jamais. L'histoire profane nous montre quelques privilégiés, saturés de richesses ; sous eux et autour d'eux, nous ne voyons qu'une masse servile qui végète dans une dégradante misère. "Quelle différence, dirons-nous avec un savant économiste moderne, M. Périn, professeur à l'Université de Louvain, quelle différence, quant à la richesse du sol, entre l'empire romain dans ses plus beaux temps, et l'Europe contemporaine ! Quelle différence dans le mouvement général des produits, dans la multiplicité et la rapidité des communications, dans le bon marché des transports, dans l'étendue des relations qui embrassent aujourd'hui le monde entier !

Quelle différence encore dans les ressources financières des Etats, dans leurs armées, dans leur matériel ! Quelle différence et quelle supériorité du côté des nations modernes, non point en ce qui fait les jouissances individuelles, mais en ce qui fait la puissance matérielle des nations et leur véritable force ! Quelle supériorité surtout dans la masse des richesses destinées à la

consommation du peuple ! Les temps écoulés depuis le treizième siècle, dans la pleine puissance de la civilisation chrétienne, sont, quant à la richesse du grand nombre, une période de prospérité qui n'a pas d'égale dans l'histoire."

Voilà les faits. Mais la science ne s'arrête pas aux faits. Sa mission est de scruter par des labeurs dont elle a le secret et la peine glorieuse, le pourquoi, aussi bien que le but des choses.

La science, c'est la connaissance des objets de l'observation, étudiés dans leurs causes : *cognitio rerum per causas*. Nous lui demanderons donc la raison de la puissance merveilleuse que nous venons de constater dans le christianisme ; et peur ne pas trop étendre nos investigations, nous nous bornerons à rechercher avec elle comment la prospérité matérielle et la richesse des peuples sortent d'une religion qui prêche la doctrine du renoncement.

La raison de la prospérité des nations vraiment chrétiennes, est, ce nous semble, évidente. Nous les trouvons dans la pratique populaire des vertus dont le christianisme est l'apôtre et le propagateur. Les économistes vous le diront : sans capital, c'est-à-dire sans épargne en vue de la reproduction, point de richesse sociale. Mais cette épargne, est-elle compatible avec le vice, qui n'a jamais assez, pour assouvir ses appétits brutaux ?

La vertu, voilà la source de l'aisance du peuple ; voilà le remède efficace contre le paupérisme. "Si vous ne donnez au peuple des vertus, seule garantie sérieuse de l'épargne présente et du capital futur, vous n'arriverez jamais à le défendre tout à fait contre l'envahissement de la misère. En vain vous accumulerez le bien-être et l'aisance au foyer de la famille ; en vain vous y ferez naître et grandir le capital d'une

richesse qui commence, si vous n'y accumulez ce capital conservateur de tout autre, le capital de la vertu." Nous sommes heureux de pouvoir citer ces belles paroles tombées, il y a quelques jours, de la chaire de Notre-Dame.

Tout à l'heure, nous prononcions le mot *renoncement*. Eh bien ! il faut qu'on le sache, le renoncement chrétien est une force économique dont les résultats sont incalculables. Il suffit pour élever le pauvre au-dessus des découragements, pour lui conserver l'énergie dans laquelle il trouvera le moyen de diminuer les privations de sa famille. A lui de détruire l'*individualisme* qui absorbe l'opulence du riche. A lui d'amener ce bienfaisant écoulement de la fortune, qui s'en ira de ceux qui ont vers ceux qui n'ont pas. A lui enfin d'enrichir *tous* par *tous*, puisque, sous sa douce influence, chacun profite de mille dévouements, alors qu'il n'en donne qu'un. Qu'on nous permette d'emprunter quelques lignes au beau livre de M. Périn ; *De la richesse dans les Sociétés chrétiennes* :

" Suivez le cours des siècles, dit le savant économiste, et toujours vous verrez le christianisme accomplir, par cette vertu du renoncement, l'œuvre de chaque époque, pousser l'humanité à tous les progrès et la sauver des périls mêmes de ses succès. Parcourez les sociétés d'aujourd'hui, et à tous les degrés divers de civilisation où le monde contemporain nous fait voir, d'un seul coup d'œil, dans un même tableau, les diverses phases qu'ont parcourues nos sociétés, vous verrez le christianisme proportionner toujours son action aux circonstances, vous le verrez s'efforcer d'imprimer à toutes les contrées et à toutes les races la salutaire impulsion du progrès par cette force de renoncement, toujours le même dans son principe, et tou-

jours infiniment variée dans ses applications et infiniment féconde dans ses effets.

Le renoncement ! Mais, c'est lui qui donne aux âmes chrétiennes la sainte affection du travail, de cet élément producteur des richesses sociales. Faire le sacrifice de son repos à Dieu, en se courbant sous le joug d'un pénible labeur, c'est la joie du disciple de l'Évangile. Il veut cette joie, il l'aime, et c'est pour l'obtenir que les enfants de saint Benoît ont jeté la semence dans les déserts incultes de la vieille Europe ou sur le sol meurtrier de notre jeune colonie d'Afrique.

A l'époque de sa décadence et de sa corruption, Rome,—on l'a dit,—est en même temps oisive et asservie. Mais, aux jours même de ses grandeurs, croit-on que le travail se montre, aux yeux du peuple romain, transfiguré par cette auréole qui lui donne une incomparable beauté, si grande qu'on l'aime d'un amour qui serait folie, s'il n'était suprême sagesse ? Un tel sentiment ne pouvait naître que de la doctrine du renoncement et de la pensée du Sauveur Jésus. " Pour réhabiliter le travail et la condition de l'ouvrier il a fallu que le Christ, se faisant ouvrier lui-même, maniât de ses mains royales et divines, dans l'atelier de Nazareth, la hache et les outils du charpentier."

Ces paroles, que nous empruntons au cours d'économie politique, professé avec tant d'éloquence à la Faculté de Droit de Caen, par M. Alexandre Carel, achèvent de montrer comment le travail, et, par suite, la richesse de nos sociétés, doivent tant au christianisme.

Les limites d'un article ne nous permettent pas de développer davantage des idées qu'il suffit, au reste, d'indiquer pour en faire comprendre toute la force et toute la

vérité. Nous nous résumerons donc, en disant :

S'occuper d'études sociales et politiques, c'est suivre l'impulsion que notre époque imprime aux intelligences. Trouver les conditions nécessaires au bien-être des sociétés dont nous faisons partie, serait, au point de vue des aspirations contemporaines, une des plus belles victoires que l'esprit public puisse remporter, une des plus grandes satisfactions que le cœur puisse obtenir. Eh bien ! que nos yeux s'ouvrent enfin. Sachons voir que, sans négliger les moyens secondaires, il faut, pour arriver au but désiré, christianiser les peuples.

Le christianisme avec ses vertus, sa doctrine du renoncement, son travail transfiguré par le détachement

et l'amour, voilà l'agent et le seul agent capable de produire la prospérité dont nous voulons doter les nations. Comprenons ces choses, et nous marcherons avec succès à la conquête du bonheur social. Mais nous ferons mieux encore. Pénétrant l'harmonieuse liaison qui unit les effets aux causes, nous lui demanderons le secret de la puissance sur-humaine qui s'échappe de la soumission à l'Évangile ; et bientôt nous redirons la parole convaincue de Lacordaire : Le christianisme est le moyen d'amener la société à sa perfection, en prenant l'homme avec toutes ses faiblesses, et l'ordre social avec toutes ses conditions. Mais la société est nécessaire ; *donc la religion chrétienne est divine.*

*L'Union.*

## DISCUSSION AU CORPS LÉGISLATIF

### SUR LES DROITS DES HÉRITIERS DES AUTEURS.

PRÉSIDENTICE DE S. EXC. M. LE COMTE WALEWSKI.

(Voir page 164.)

PARIS, juin 1866.

M. LE PRÉSIDENT WALEWSKI. La parole est à M. le commissaire du gouvernement.

M. RICHE, conseiller d'Etat. Je demande la permission de commencer par dire un mot de la loi. (On rit.)

La situation était celle-ci : un auteur laissait ses droits à sa veuve sa vie durant et à ses enfants pendant trente ans ; s'il n'y avait que des héritiers collatéraux, les droits ne survivaient à l'auteur que de dix années.

Le gouvernement après plusieurs

années d'études, a voulu améliorer la situation faite aux auteurs ; il a proposé de donner, quel que fût l'espèce d'héritier trente ans à partir de la mort de la veuve, ce qui représentait souvent cinquante ans. La commission a dit : Mettons cinquante ans, dans tous les cas, à partir de la mort de l'auteur ; un point de départ fixe sera préférable. Le gouvernement a consenti de bon cœur à cette proposition en faveur de ceux qui ont été appelés des enchanteurs.

La loi nouvelle a

tage inestimable de donner à l'auteur, quelle que soit la composition de sa famille, le droit de léguer ou de vendre à qui il voudra ses œuvres pendant cinquante années après sa mort; de sorte que ce mérite patriarcal, qui consiste à avoir une veuve et des enfants, n'est plus le supplément nécessaire du mérite littéraire. (On rit.)

Le projet de loi réalise une amélioration considérable; il y aura certainement, chez les auteurs et chez les artistes, un sentiment de reconnaissance envers l'empereur, qui a proposé la loi, envers le Corps Législatif, qui s'est associé avec tant d'empressement à la pensée du gouvernement. La loi accorde des biens réels si elle refuse la chimère de la perpétuité.

Les auteurs ne seront nulle part en Europe dans une situation aussi favorable; l'Angleterre, par exemple, n'accorde que quarante-deux ans, à partir de l'apparition de l'œuvre, de sorte que si nous proclamions la perpétuité, les auteurs anglais viendraient, au moyen de la réciprocité, jouir en France de la perpétuité, tandis que les auteurs français ne jouiraient en Angleterre que du délai de quarante-deux ans. (Très bien! très-bien!)

Nous avons maintenu dans le projet le principe de nos lois anciennes qui était celui-ci; le droit d'auteur ou la propriété littéraire est un droit que la loi a créé librement, volontairement, sagement, et en le créant elle l'a déclaré temporaire.

L'honorable M. Marie a reproché à la loi ce qu'elle ne disait pas, mais elle dit, ce semble clairement que le droit sera temporaire.

M. LE BARON DE BEAUVERGER demande la parole.

M. LE COMMISSAIRE DU GOUVERNEMENT. On a voulu voir dans

l'exposé des motifs une œuvre personnelle; de toutes les propriétés littéraires, la propriété de cet exposé des motifs est assurément celle qui appartient le moins à son auteur. (On rit.)

Cet exposé des motifs c'est l'œuvre de la grande Constituante, l'œuvre de M. de Boufflers. Que disait-on alors? Que l'œuvre de l'auteur était une propriété, mais qu'elle ne devenait une propriété que par la protection de la loi; protection qu'elle ne pouvait obtenir qu'en la payant, comme toutes les autres propriétés.

Telle est l'opinion de Boufflers, de Chastelier de Lakanat, de l'empereur Napoléon 1er, de M. de Salvandy, auteur de l'exposé des motifs de 1839; de M. Villemain, auteur de l'exposé de 1841; de MM. Houber et Flandin en 1854.

C'est sur cette opinion que le conseil d'Etat a basé la sienne. Si donc les auteurs du projet de loi sont coupables de quelque chose, c'est de plagiat.

Si le projet de loi ne prononce pas le mot de propriété, c'est que de ce mot, inoffensif autrefois, on a beaucoup abusé de notre temps: c'est de ce mot qu'est sorti tout le bruit qui se fait depuis quelques années autour de la question.

M. LATOUR DU MOULIN. Et Napoléon III! C'est une autorité que nous pouvons invoquer contre vous.

M. RICHÉ. L'empereur Napoléon III n'a voulu parler que de la propriété du manuscrit.

M. LATOUR DU MOULIN. C'est une erreur manifeste et bien étrange. Il me serait facile de le prouver, si j'avais sous les yeux le texte du rapport de la commission que présidait l'honorable comte Walewski; et je ne comprends pas comment M. le commissaire du gouvernement n'hésite pas à contester ici un fait aussi notoire.

**M. LE COMMISSAIRE DU GOUVERNEMENT.** Le gouvernement de l'empereur est représenté ici, et voilà la loi qu'il défend.

Oui, on a fait d'un mot une chose ; on a dit que la propriété intellectuelle devait être traitée comme la propriété ordinaire, parce qu'elle en a la nature et le caractère. Pourquoi alors n'en aurait-elle pas l'attribut, la perpétuité ?

On a ajouté : C'est la propriété la plus personnelle, la seule qui traverse les siècles avec le nom de l'écrivain.

Examinons. Voici un auteur qui a une idée. Il se l'est incorporée ; il l'a confiée au papier. Il a la propriété de son manuscrit, et c'est là une propriété de droit commun. Mais le jour où, au lieu de brûler son manuscrit—ce qui eût été peut-être prudent (on rit), il le livre au public sous la forme du livre, la situation change : ce livre, je l'achète, je le lis, il se mêle à mes idées, je pourrais en faire des milliers de copies, si je voulais. La grande différence entre cette propriété et la propriété ordinaire, c'est qu'il y a dépossession.

Pour le tableau, pour la statue, même chose : l'acheteur en a acquis la possession éternelle, et s'il n'y avait pas de loi à cet égard, la reproduction par la gravure, par l'impression, ne serait pas interdite dans l'intérêt de l'auteur.

Mais la loi est intervenue et elle a bien fait. Elle est intervenue pour défendre la reproduction pendant un délai déterminé, soit du livre, soit de l'œuvre théâtrale, soit de l'œuvre artistique.

Elle a posé cette défense dès 1561 en France, en établissant le privilège des libraires, qui était évidemment au profit des auteurs ; en Belgique, elle l'a posé en 1610, au profit des jésuites, et en Angleterre, en 1710 seulement. Mais si

elle n'avait rien dit, tout individu aurait le droit de reproduire l'œuvre intellectuelle qui est en sa possession.

Donc, la propriété littéraire est une création de la loi. En est-il de même pour la propriété ordinaire ? Est-ce que la loi ne l'a pas reçue, celle-là, toute faite, à l'origine des sociétés ? Ainsi, ces deux espèces de propriétés ne peuvent être assimilées. (Marques d'assentiments.)

Partout et toujours, la loi a dit que la propriété intellectuelle serait temporaire, et cela pour deux raisons : la première, c'est que l'intérêt public voulait qu'il en fût ainsi, mais la seconde, c'est que l'intérêt des auteurs voulait rarement qu'il n'en fut pas ainsi.

On s'étonne d'entendre des hommes qui se disent partisans de la liberté déclarer en même temps qu'ils sont partisans de la perpétuité.

Tous les gouvernements ont pensé qu'il était de l'intérêt public qu'un jour vint où la liberté, en cette matière, ressaisit son empire, où le bon marché du livre pût être acquis au peuple et lui procurer, soit une source d'instruction, soit un instrument de jouissance. Voilà les vrais principes libéraux.

La propriété littéraire perpétuelle a été créée par des gens d'esprit, qui, après l'avoir créée, se sont mis à l'adorer. (Très bien ! très bien !)

Pourquoi d'ailleurs cette prédilection exclusive en faveur d'un seul genre d'invention, l'invention littéraire ? Pourquoi ne pas réclamer aussi en faveur de l'invention industrielle ou scientifique ?

On dit : C'est autre chose. L'industriel, le savant qui invente n'invente que des idées, l'inventeur littéraire invente des formes. La forme matérielle a donc la prééminence sur l'idée ! Non, les uns et

les autres devraient être mis sur le même pied.

Et cependant l'inventeur scientifique, l'inventeur de la boussole, par exemple, n'a aucun droit; l'inventeur industriel a un monopole de quinze ans, en payant un droit. Si la loi s'égarait à consacrer la perpétuité de la propriété littéraire, le lendemain les inventeurs industriels pourraient réclamer le même traitement. (C'est évident!)

Est-ce qu'il n'y a pas dans la machine l'invention et l'exécution, de même que dans le livre il y a la pensée et l'exécution matérielle? Est-ce que Gutenberg n'avait pas autant de génie que celui qui fait l'Amanach de Liège? (Rires.) Eh bien! Gutenberg vivant aujourd'hui n'aurait qu'un monopole de quinze ans, en payant un droit de 200 francs, tandis que l'auteur de l'Almanach de Liège réclame la perpétuité et se croit offensé si on ne la lui accorde pas. (On rit.)

Si la quest on se fût présentée du temps de Louis XI, alors que Gutenberg venait de s'illustrer par une invention qui s'est transmise, à travers les siècles, d'une façon plus authentique que les œuvres d'Homère; si elle eût été tranchée dans le sens de la perpétuité et que Gutenberg eût vendu à Louis XI ses droits exclusifs sur son invention, je ne suis pas convaincu que l'imprimerie existerait aujourd'hui. (Hilarité générale.) Et la poudre?... (Nouveaux rires.) L'inventeur de l'hélice est mort de misère.

Et cependant, comme l'a dit M. Berryer, la machine, c'est le livrè de l'inventeur industriel. Pourquoi alors n'aurait-elle pas la même protection?

Pour l'écrivain, la période la plus lucrative est évidemment la plus rapprochée de la publication.

Le délai de 50 ans sauvegarde donc ses droits. Quand on lui en retire l'exercice, il n'en a généralement plus besoin.

L'industriel, au contraire, a dû faire, à l'origine de son invention, des sacrifices considérables, et c'est au moment où son droit peut devenir le plus lucratif, qu'il cesse d'exister.

On dit : les inventeurs n'ont pas une originalité complète, toutes les inventions s'enchaînant, ils ont des ancêtres, des voisins; mais est-ce qu'en matière de littérature, on n'a pas aussi ses ancêtres, ses voisins, et ne voit-on pas des procès en bornage sur les confins de la propriété littéraire? (Rires.)

On a reconnu tout à l'heure que les idées étaient puisées dans un fonds commun; mais, a-t-on ajouté, chaque écrivain a sa forme, qu'il est la parure de l'idée.

Je ne veux pas examiner cette périlleuse question, je ne veux pas me faire d'affaire; je dirai seulement que quand je vois les écrivains s'irriter si l'on doute l'originalité absolue de leurs œuvres, je félicite notre siècle d'être plus grand et plus heureux que le siècle de Louis XIV; car, dans une préface (c'était alors à l'époque des préfaces modestes,) l'auteur de *Britannicus* déclare que ses traits les plus éclatants lui ont été fournis par Tacite, et que sans Euripide, il n'aurait pu écrire *Iphigénie*. Ceux qui parlent autrement aujourd'hui, je les félicite de grand cœur. (On rit.)

Pourquoi quelques auteurs tiendraient-ils à cette fumée de la perpétuité? Constatons d'ailleurs qu'il en est très peu qui aient abandonné le principe posé en 1789. Parmi ceux qui lui sont restés fidèles, je citerai entre autres MM. Villemain, Cousin Sainte-Beuve, Nisard. Dans cette enceinte

il y a un historien illustre qui peut bien avoir l'espérance de passer à la postérité ; eh bien ! il me disait hier et il m'a autorisé à dire ici qu'il n'était pas partisan de la perpétuité. Il ajoutait même que notre projet allait peut-être trop loin, que les idées et le style étaient comme l'eau qu'on recueille du voisin supérieur, avec laquelle on fertilise son fonds, et qu'on transmet ensuite au voisin inférieur. (Vive approbation.)

Pourquoi donc ce sentiment dont Voltaire a dit : " Il gonfle et ne nourrit pas." (On rit.)

De deux choses l'une : ou cinquante ans après la mort de l'auteur le livre subsistera, ou il n'existera plus. Il est possible qu'il ne survive pas à l'auteur ; dans ce cas, il est clair que si la loi lui donnait un brevet d'immortalité, elle le lui donnerait sans garantie du gouvernement. (On rit.) Qu'aurait-elle donc donné à l'auteur ? Rien, comme le disait tout à l'heure un homme illustre qui est assis à mes côtés, qu'une éternité de poussière.

Supposons maintenant que l'œuvre de l'auteur survive à cette période de cinquante ans.

Mais alors à qui, le plus souvent, appartiendra cette propriété ? Entrons dans la pratique ; elle appartiendra le plus souvent à un libraire. C'est du fond d'un comptoir du quartier latin qu'il épiera ceux qui voudront ressusciter une œuvre pour leur demander un tribut ou pour s'opposer à la publication. Le droit passera ainsi de librairie en librairie, et s'il en est un qui fait de mauvaises affaires, on vendra à l'encan, avec le matériel, la propriété littéraire de tel ou tel auteur.

M. JULES FAVRE. Mais c'est ce qui se fait.

M. LE COMMISSAIRE DU GOU-

VERNEMENT. On dit que si la propriété est déclarée, le libraire paiera plus cher. Non, il ne paiera pas plus cher un droit éternel qu'un droit de cinquante ans, parce qu'il n'ira pas aventurer de l'argent comptant sur la foi d'un succès ou d'une résurrection dans deux ou trois siècles, parce qu'il envisagera les révolutions du goût et même les révolutions de la société, ainsi que l'innombrable quantité de livres nouveaux qui auront peut-être pris alors la place des livres anciens.

Les auteurs n'auront rien gagné, et l'on aura établi, sinon une espèce de féodalité, du moins un droit exclusif au profit d'un certain nombre de grands libraires. (Très bien ! très bien !)

Il reste à rechercher comment on pourrait organiser ce système de la perpétuité, et à voir s'il est réellement praticable. On a dit des choses admirables au point de vue littéraire, mais on n'a pas examiné comment on organiserait le système. Or, les ultras de la propriété littéraire se divisent ici en deux écoles. Les uns veulent le droit commun absolu ; les autres veulent aussi le droit commun, mais entouré d'institutions toutes particulières. (On rit.)

Le droit commun est très éduisant en toutes choses, et on a raison de l'appliquer chaque fois qu'on le peut ; mais, en matière de propriété littéraire, n'a-t-il pas ses écueils ? A chaque décès, on rencontrera la règle de l'enregistrement. (Réclamations.)

Le gouvernement repousse le droit commun ; mais, du moment qu'on l'accepte, il faut en subir les inconvénients. Il y aurait donc la régie de l'enregistrement, 8 ou 9 0/0. Il y aura ensuite les créanciers.

Si la propriété littéraire devient

une propriété ordinaire, le créancier saisira le droit entre les mains de l'auteur lui-même, et l'auteur n'aura rien à dire, car on tournera contre lui le droit commun qu'il aura imprudemment invoqué. (Très bien ! très bien !)

Aussi les habiles ne veulent-ils du droit commun qu'au frontispice de la loi, ils ajoutent ensuite beaucoup d'articles dérogatoires. C'est ainsi qu'un très honorable jurisconsulte, qui est aussi un éloquent orateur, a demandé, dans un amendement que le droit commun soit établi, mais avec cette réserve que, si, après trente ans, les ayants cause n'avaient pas fait d'édition nouvelle, ou s'il n'y avait pas eu de représentation théâtrale, le droit périrait.

Si ce système avait été adopté, il aurait d'abord fallu se demander ce qui constitue une édition et une représentation sérieuses. Mais dans tous les cas, ce n'est plus une règle applicable à la propriété ordinaire. On ne peut pas ordonner à un homme d'arroser son champ sous peine de confiscation. On ne le déclarera pas déchu de sa propriété, parce qu'il l'aura laissée en friche pendant trente ans. Donc vous n'êtes plus dans le droit commun, vous êtes avec nous, et nous en sommes extrêmement fiers.

D'autres veulent que les familles n'aient qu'un seul représentant ; d'autres demandent que si les fa-

milles refusent de publier, l'Etat s'impose comme arbitre et fixe un maximum. D'autres vont plus loin et fixent ce maximum cinquante ans à l'avance. Enfin tous les avis aboutissent à des privilèges et à des exceptions.

Cela prouve que la propriété littéraire n'est pas une propriété comme une autre. La Chambre reconnaîtra que, hors du droit temporaire ; il n'y a que des nuages, des nuages que le talent peut dorer, mais qui ne s'en dissipent pas moins. Et nous aussi, nous avons été sensibles à certaines tentations ; nous aurions aimé à ne pas dédaigner un certain zéphir de popularité. (On rit.) Des personnes qui tiennent une plume auraient pu rémunérer par des éloges une caresse législative.

Mais nous devons avant tout faire notre devoir. Défenseurs passagers d'une civilisation durable, nous ne pouvions pas sacrifier l'instruction facile du peuple, les plaisirs du public, l'intérêt de la libre concurrence à une taxe sur les lecteurs, à une déclaration d'ailleurs imaginaire et peu digne du sérieux de la loi. La Chambre nous rendra cette justice que notre devoir ainsi compris, nous avons courageusement essayé de le remplir. (Très bien ! très bien ! —Applaudissement prolongés.)

Fin.

---

## THEATRE ITALIEN.

---

Je n'ai aucune prétention à suivre la tragédie partout où elle va, surtout la tragédie étrangère, et le Théâtre-Italien n'est pas de mon domaine. L'erreur d'un coupon

de loge qui s'est trompé de route est ce qui me fait entrer aujourd'hui sur un terrain où je n'ai rien à voir en principe. Des circonstances indépendantes de ma volonté

ne m'ont pas permis de rectifier la direction, et de faire rendre, à mes collaborateurs chargés habituellement du Théâtre-Italien, ce qui leur appartenait légitimement. Je regrette d'autant plus l'erreur que je sais fort mal l'italien, si tant est que je le sache un peu, et que je n'ai pas un goût bien vif pour les traductions des grandes œuvres.

Ces traductions justifient presque toujours un proverbe italien trop connu pour qu'il soit utile de le rappeler textuellement, et elles sont souvent, en outre, des mutilations. Je comprends les traductions destinées à demeurer à l'état de livre, sous cette condition qu'elles respectent l'intégralité de l'œuvre. Elles peuvent donner une teinture de l'ensemble des grandes œuvres étrangères aux personnes qui ignorent la langue où les œuvres ont été écrites, et elles sont encore un secours pour les personnes qui la savent d'une manière insuffisante. De plus, lorsqu'elles sont faites avec quelque soin, elles contiennent presque toujours, sous les passages où aucun équivalent n'existe entre les deux langues, des notes et éclaircissements qui font toucher du doigt, sinon le sens complet de la locution étrangère, au moins la difficulté qui s'est opposée à une traduction exacte. J'ai loué, à cette même place où j'écris aujourd'hui, la belle traduction française qu'a donnée M. Guizot des *Œuvres complètes de Shakespeare*, et je n'ai rien à retirer de la juste louange que j'en ai faite. Mais le commentaire explicatif ne peut pas suivre la traduction à la représentation, et l'impuissance du traducteur y apparaît seule. Les traductions faites en vue de la scène, celles-là même qui se montrent le plus respectueuses du texte de l'œuvre originale, sont presque toujours, en outre, des adaptations autant que

des traductions. On a accommodé l'œuvre au goût du peuple à qui on veut la présenter, afin qu'il puisse l'admirer plus aisément, retranchant ici, ajoutant là, modifiant partout la disposition et l'ordonnement. Si peu que je connaisse l'œuvre originale dans sa majesté première, je ne puis, quelque effort que je fasse, me défendre, en découvrant les mutilations, d'un sentiment analogue à celui qu'on éprouve à la vue d'une profanation.

A l'occasion des représentations données à Paris, par Mme Ristori, nous avons été, tous tant que nous sommes dans la critique parisienne, trop faciles pour les entreprises de cette sorte. Les attitudes marmonnées de la célèbre actrice, où semblaient vivre animés par une passion ardente les plus beaux souvenirs de la statuaire antique, nous avaient tous séduits, à ce point de nous faire oublier l'art pour l'artiste, la muse pour la prêtresse, le dieu pour la lyre. A cette séduction s'était mêlé un peu de dépit et de réaction contre une éminente tragédienne qui avait tenu longtemps la Comédie-Française sous son cothurne orgueilleux, la conduisant parfois dans des voies que ne pouvaient pas approuver les gens de goût, et qui, non contente de fouler ses camarades de son pied éloquent un peu plus qu'il ne convenait, avait eu en une époque agitée, la funeste pensée d'aller promener, à travers tous les théâtres de la France, une chanson de guerre-civile ! Après avoir laissé faire les œuvres étrangères nous abandonnâmes nos propres chefs-d'œuvre aux entreprises des traducteurs. L'un de ceux-ci, au lendemain d'une de ces entreprises qu'avait couronnées un succès presque incontesté, m'avoua naïvement que, sous le prétexte de traduire, il s'était amusé à glisser, dans une

des grandes œuvres de Racine, quelques centaines de vers ou hémistiches pris dans la *Divine Comédie*, de Dante. Je n'ai pas vérifiée le fait, mais la seule allégation montre où allait l'effort, et elle a, même dépourvue de toute réalisation, son éloquence. On était affolé alors de comparaisons, et j'applaudis, comme tout le monde, au tour de force. Un jour, cependant, le goût public s'éteint, à l'occasion des *Fausse confidences* ! On avait voulu nous montrer une *Araminte* nouvelle, à la place de l'*Araminte* que nous avions admirée jusqu'ici, et nous démontrer que, jusqu'ici, nous n'avions compris rien aux grâces, essentiellement françaises, de l'esprit de Mariveaux. La nouvelle *Araminte*, la *vedova Araminta*, ne réussit pas du tout, et il y eut, dans la critique tout entière, une unanime protestation. Il s'agissait de nos plaisirs, non de nos gloires ! Un peu plus tard, à l'Odéon, la *Beatrice*, de M. Legouvé mit en une pleine lumière pour tous l'inanité et les périls de l'entreprise, en découvrant pleinement son ambition. L'oreille fut blessée là où l'esprit s'était montré impassible, malgré le mérite intrinsèque de l'œuvre, et quoique tout eût été combiné fort habilement pour un grand succès. Une seconde tentative, faite, l'année dernière, au Vaudeville avec la même *Beatrice*, a confirmé pleinement l'unanime sentiment, loin de le modifier. Aujourd'hui, il est universellement compris par tous je crois, que la scène française n'est pas aussi facile à annexer qu'un duché.

On annonce que Mme Ristori doit donner prochainement quelques représentations au Théâtre-Lyrique, avant de s'engager dans une grande pérégrination artistique à travers les États mal pacifiés de

l'Amérique, et j'ai des raisons personnelles de penser que la nouvelle est fondée. A l'origine, une représentation avait même été fixée pour la semaine qui a précédé la Pentecôte. Les répétitions des *Joyeuses Commères de Windsor*, dont la première représentation a eu lieu vendredi, ont forcé, si je suis bien informé, à prendre un jour un peu plus éloigné, et Mme Ristori a profité du délai pour aller passer une semaine ou deux en Belgique. Le Théâtre-Lyrique n'est pas de mon domaine, non plus que le Théâtre-Italien, et ce qui s'y fait ne me concerne en aucune façon. Cependant, si une espérance peut m'être permise, j'ose espérer que la célèbre tragédienne se fera voir cette fois, non dans *Beatrice* ou quelque traduction, mais dans son répertoire italien. Elle commença autrefois ainsi, si ma mémoire ne me trompe pas, et son premier grand triomphe en France fut *Myrra*, une des pièces où se montre de la façon la plus éclatante, avec les attitudes marmoréennes qui ont tant contribué à sa renommée, la merveilleuse flexibilité de son talent. Le répertoire italien, je le sais, brille plus par la quantité que par la qualité, et il est difficile d'y rencontrer à travers un fatras immense, quelques œuvres d'une véritable valeur. L'Italie est une nation de chanteurs, et la manifestation naturelle de l'art dramatique, après l'opéra, y est la pantomime. Le poème épique, si invraisemblable que puisse sembler la chose, y tient le troisième rang dans l'art dramatique ; à ce point que presque toutes les tragédies italiennes, si l'on veut bien les considérer avec quelque attention, ne sont guère que des poèmes épiques découpés en chants alternés. Mais il y a entre l'art d'un peuple et les interprètes nationaux

de cet art, même les interprètes tout à fait exceptionnels, une naturelle convenance que rien ne saurait remplacer. Dans la représentation d'adieu qu'elle a donnée au Vaudeville l'année dernière, les vers de la *Divine Comédie* récités par elle ont été, au dire de tous ceux qui y ont assisté, son plus grand triomphe. Elle était vraiment chez elle dans l'œuvre immortelle de Dante, et elle y était reine.

Une autre considération, une considération particulière à la France et aux Français, me fait insister sur ce point. Le principal attrait et l'intérêt à peu près unique des exhibitions de cette sorte est de nous initier aux beautés des théâtres étrangers et de nous permettre de nous faire à nous-mêmes comme un cours de littérature dramatique comparée. Si les acteurs exotiques, qui veulent bien venir nous visiter, nous donnent des traductions, soit de nos propres chefs-d'œuvre, soit des chefs-d'œuvres d'un théâtre étranger à leur nation, ils nous montrent leurs personnes, non la littérature de leur pays. A une étude physiologique est substituée une étude anatomique dont l'unique attrait est une curiosité nécessairement éphémère. Quelque talent qu'ils aient et quelques efforts qu'ils fassent, nos comédiens; outre l'infériorité inévitable de toute traduction comparée à l'œuvre originale, comprendront toujours beaucoup mieux qu'eux nos grandes œuvres, et il nous est plus aisé, en ce qui concerne les chefs-d'œuvres étrangers eux-mêmes, de les écouter traduits en notre propre langue qu'en une langue voisine, si nous ne pouvons pas les entendre interprétés dans la langue où ils ont été écrits. La curiosité s'épuise vite, quand elle est bornée aux yeux, et une indifférence, voisine de la satiété, ne tarde pas à lui

succéder. L'heure, en ce moment, n'est point propice pour les troupes italiennes de comédie, et le sentiment général, pour peu qu'elles lui semblent avoir une inclination à toucher à notre langue ou nos grandes œuvres, est bien près, parfois, empruntant à l'Italie un de ses mots favoris, de leur crier: *Fuori i Barbari!* La Gaule portetoge a repassé les Alpes depuis longtemps, quoique pensent à cet égard certains écrivains, et la France entière a repris la *braie* celtique, même au théâtre. Notre goût littéraire fut toujours fils de l'esthétique grecque bien plus que de la pompe romaine, et il n'aime point les œuvres de seconde main. Mme Ristori elle-même, qui a une situation exceptionnelle en France, n'y excite plus le fanatisme qu'elle y soulevait autrefois. On la voit s'éloigner sans douleur, sinon sans regret, et on la voit revenir sans enthousiasme. Le seul moyen qu'aient les comédiens italiens de conjurer une mauvaise disposition qui n'est guère encore que de la lassitude et de l'impatience, mais qui menace de devenir de l'indifférence, est de rentrer résolument dans le répertoire de leurs auteurs nationaux. Une littérature autochtone, si peu riche qu'elle soit, et une œuvre originale, même inégale, ont, non-seulement pour les lettrés et les délicats, mais, pour le commun des hommes de quelque goût, une continuité de saveur que n'auront jamais une traduction ou une adaptation.

M. Ernest Rossi est un tragédien de mérite, qui a fait ses preuves à côté de Mme Ristori elle-même, et qui a eu l'honneur, jouant avec elle, d'être applaudi, plus d'une fois, très chaleureusement et très justement. Il faisait partie, en qualité de premier sujet, de la première troupe que la belle et

éloquente tragédienne amena en France, et il n'y fut pas remplacé, lorsqu'il s'en sépara. Il n'a pas la beauté resplendissante d'un autre tragédien d'Italie qui nous vint dans une autre troupe vers la même époque, M. Salvini, et il n'a pas sa naturelle majesté. Mais il a de la verve et de la vigueur, il est très-intelligent, et il est fort amoureux de son art. C'est excellentment un acteur soigneux, très attentif aux détails, les creusant parfois un peu trop et s'attachant avec excès à les mettre en relief, mais n'en négligeant aucun. Il a été bien mal inspiré ou bien imprudemment guidé en choisissant, pour son début et le début de sa troupe, le rôle et la tragédie de *Hamlet*. Aucune autre tragédie de Shakespeare, pas même *Macbeth* ou le roi *Léar*, ne se présente avec une telle continuité de vaporeuse fantaisie et de fluidité nébuleuse. On dirait perpétuellement le cauchemar d'une âme endolorie voyageant sur l'aile d'une gnome à travers des mondes sans fin d'idéalités ossianiques. Avec cela, une fermeté logique et une rigueur de déduction, un alliage continu du sublime et du bas, la foi allant se heurter sans cesse au doute et la brutalité se parfumant de poésie, une dissertation sur l'être et le non ; être s'habillant en coq-à-l'âne, une pré-méditation obstinée singeant la folie et l'épilepsie voilant le meurtre, une action merveilleusement conduite et un dénoûment d'un réalisme épouvantable ! Donnez un corps à ces ombres, mettez dans la langue de tout le monde les excentricités alambiquées du dialogue, et vous avez un mélodrame vulgaire et bien noir, où la folie mène une sorte de danse macabre, traînant la mort en laisse et sonnant le carnage. Habillez ces mêmes ombres du solennel *peplon*,

faites retentir le majestueux et monotone alexandrin *ore rotundo*, et l'*Orestie* elle-même, soulevant la pierre sépulcrale qui couvre le tombeau des Atrides, apparaît en ses longs manteaux de deuil. Ici ou là, rien ne reste absolument de l'œuvre qu'a voulu faire Shakespeare, et qu'il a réalisée si merveilleusement. Malgré le soin le plus attentif, même en rendant le mot par le mot, une plume méridionale n'arrivera jamais à imiter, même de loin, une œuvre si fortement imprégnée des vapeurs du Nord, et où tout ce qui peut vibrer dans l'humaine douleur s'est répandu en une continuité de gémissements insaisissables.

La plainte du roi Léar est peut-être plus misérable, mais elle rentre davantage dans l'habitude matérielle des accidents humains, et l'horreur y est moindre. De plus, le rôle de Hamlet a été joué chez nous, avec une merveilleuse perfection, par un comédien convaincu et bizarre, Rouvière, qui en avait fait l'étude de sa vie, et qui s'était incarné en lui. Pour Rouvière, tout était Hamlet, et Hamlet était tout. Il était Hamlet dans le roi Léar et dans maître Favilla, et Néron lui-même le Néron de *Britannicus*, était Hamlet pour lui. Je me souviens l'avoir vu jouer Néron un dimanche à la Comédie Française, Mme Fleury jouant Agrippine, et tout le monde se tordait de rire. Mais quand il jouait Hamlet, on ne riait plus, et tous écoutaient avec recueillement. Sa nature fine et nerveuse, exiguë et chétive, ardente et débile à la fois, se prêtait avec une admirable flexibilité et une docilité charmante, aux plus capricieuses fantaisies du rôle. Il en notait les moindres détails avec un soin infini et très exact, tournant ici, murmurant à peine là, se pliant et repliant sans

cesse sur lui-même en enroulements et déroulements continus, plus semblable à une apparition qu'à un vivant, n'appuyant sur rien et faisant saillir tout. Il y était un rêve beaucoup plus que le spectre paternel, en qui se résume toute l'action, et il y était toujours présent partout, même n'étant pas en scène. On eût dit l'ombre d'une ombre tant la translucidité était diaphane ! Je ne crois pas qu'aucun tragédien anglais ait jamais idéalisé le personnage en une réalité plus saisissante. C'était comme le mouvement continu de l'extase, non l'agitation idiote de la monomanie ou de l'hébètement fébrile de l'épilepsie. Ses défauts lui devenaient des qualités dans ce rôle, et sa naturelle bizarrerie lui était comme une auréole ! Le rêve éthéré de Shakspeare, non un personnage fait de chair et d'os, se levait devant le spectateur, ondoyant comme un fantôme, et inflexible comme la conscience de l'humanité elle-même.

Avec M. Ernest Rossi, les choses se passent d'une façon entièrement autre. On a devant soi un comédien de talent, ayant composé un personnage compliqué avec un soin fort attentif et quelquefois fort délicat, non le rêve du poète lui-même. Hamlet, avec M. Rossi, est bien, je crois, le personnage qu'a entendu faire parler le traducteur, et tel que celui-ci l'a compris. Mais il n'a rien de la vaporeuse indécision du songe de Shakspeare ou de la légende scandinave. Sa folie, réelle ou feinte, est chauffée dans les ardeurs brûlantes d'un coup de soleil, non noyée dans les froides brumes du Nord, et les aspérités y ont les tons heurtés de la fureur, non les moites langueurs du gémissement. C'est un fou italien, non halluciné de la mythique du Nord, et il ricane plus qu'il ne rit, là

même où il semble se moquer le plus audacieusement des autres et de lui-même. Les pâles Euménides ont couronné son front de leur chevelure de serpents, le manteau de Thor ne l'a pas frappé, et l'éclair douloureux ne jaillit point de son œil. Oreste ou Thyeste, Electre, ont le droit d'être ainsi, non Hamlet ! Les autres rôles sont joués avec une faiblesse désolante, sauf un peut-être. Le père d'Ophelia, Polonius, le courtisan sans vergogne, est figuré par un monsieur maigre, tout de rouge vêtu, orné d'une immense barbe blanche, décoré d'une sorte de crosse augurale, et ayant une lointaine ressemblance avec l'antique Juif-errant ou quelque bedeau gothique des imageries d'Epinal. L'acteur qui joue le roi dit toute chose sur une gamme monocorde, accentuant fort exactement les mots, et oubliant complètement d'accentuer les idées. La Reine est une grande et grosse femme, assez belle personne n'ayant absolument rien de majestueux, et fort assidue à descendre la gamme monocorde que le roi monte sans cesse. Le rôle d'Ophelia est le seul où il y ait quelque chose ; Mlle Gianzana, qui le joue, a, dans la première partie de la scène de folie, quelques éclairs d'une tristesse vraiment poignante, et même comme un blond reflet des brumes éthérées de la légende scandinave : dans le rire qui vient ensuite, elle est moindre. La traduction de M. Rusconi est une imitation plus qu'une traduction, bien que le mot y soit rendu plus d'une fois par le mot ! au traducteur comme aux acteurs, aux acteurs comme au traducteur, une chose a manqué surtout, le sentiment de l'ensemble de l'œuvre.

---

## CAUSERIE LITTÉRAIRE.

---

Nous n'avons consacré encore aucun article nécrologique à Joseph Méry, né à Marseille en 1797 et mort à Paris il y a quelques semaines. La littérature contemporaine comptait peu d'écrivains plus élégants, plus ingénieux, plus richement doués. Il y avait en lui un mélange de l'esprit de Voltaire et de l'imagination de Lamartine. Classique par goût et par éducation, poète plein de souvenirs de Virgile et d'Horace, improvisateur toujours prêt à jeter sur le papier des strophes aux rimes sonores, conteur spirituel d'une verve intarissable, passant des plus joyeux éclats de rire aux cris d'admiration les plus enthousiastes, causeur étincelant qu'on ne se lassait jamais d'entendre, il a touché à tous les genres, à l'épopée, au roman, à la comédie, à l'ode, à la satire, et il n'a laissé aucun chef-d'œuvre immortel. C'est la faute du temps où il a vécu. Il n'a pas résisté à la tentation d'abuser de sa facilité, d'écrire à la hâte, de penser au jour le jour, de faire de la poésie une arme d'opposition. Emporté dans ce tourbillon qu'une de ses victimes a nommé "la vie de Bohème," il ne s'est jamais recueilli pour faire concourir toutes les facultés de sa belle intelligence à la création d'un monument littéraire plus durable que l'airain.

Nous n'avons pas la prétention de faire ici l'éloge de J. Méry. Toute la presse s'est chargée de ce soin. Mais nous voudrions compléter ce que tant de plumes brillantes ont écrit sur cet auteur, qui avait le bonheur, chose rare en tout temps, de ne compter dans le monde

littéraire aucun ennemi. Personne n'a rien dit du trait de son caractère qui, à notre avis, lui fait le plus d'honneur.

Joseph Méry n'était pas seulement un causeur aimable, un poète harmonieux, un conteur spirituel, il avait ses heures sérieuses. Dès qu'il se recueillait, il retrouvait en son âme l'énergique foi de son enfance, écoutée sous les bénédictions de l'Église. Des ecclésiastiques vénérés l'avaient initié aux études classiques et lui avaient appris à aimer les poètes latins comme on les aimait autrefois, pour eux-mêmes et non pour un diplôme de bachelier. Personne ne savourait mieux Virgile et ne les savait mieux par cœur, si ce n'est peut-être son frère en poésie, Barthélemy, qui se reposait des fureurs de sa *Némésis* dans une traduction en vers de l'*Énéide*. L'éducation religieuse de Méry avait laissé en son âme une empreinte que le tumulte de la vie parisienne n'effaça jamais entièrement. Un jour, il prolongeait après souper, avec plusieurs hommes de lettres, une de ces causeries qui effleurent tous les sujets. On vint à parler de la mort. "Que feriez vous, demanda quelqu'un, si vous étiez sûr de mourir dans une heure?—J'irais embrasser une dernière fois ceux que j'aime, dit l'un.—Je continuerais à fumer mon cigare, dit un autre.—J'irais me confesser, dit un troisième.—Et vous feriez bien! s'écria Méry. Je vous souhaite à tous, ajouta-t-il, de vous confesser avant de mourir. Un autre jour, pendant qu'il faisait une partie de whist, il entendit deux de ses amis se moquer

du pape, à l'occasion d'un livre qui avait obtenu un grand succès et puis venait d'être mis à l'index. Méry jeta ses cartes. "Savez-vous bien, s'écria-t-il, ce que c'est que d'avoir fait un livre mis à l'index ? De tous les malheurs qui pourraient m'arriver, je regarderais celui-là comme le pire, et j'espère ne rien écrire qui mérite d'être mis à l'index." Il développa longtemps ce thème avec sa verve accoutumée.

On dira peut-être que c'était l'amour du paradoxe ou le désir d'étonner ses auditeurs qui lui faisait soutenir cette thèse. Mais rien ne l'obligeait à terminer des lettres destinées seulement à un ami par ce cri expressif : *Viva Pio Nono!* Nous avons vu plusieurs de ses lettres où ces mots précèdent immédiatement sa signature. S'il n'était pas clérical, il était au moins très-papal ; jamais il n'était plus éloquent que lorsqu'il parlait de Rome, "dont le silence même, disait-il, retentit dans tout l'univers." Il est vrai que Rome était pour lui non-seulement la ville sainte, mais la ville qu'habitèrent les premiers bons amis qu'il ait aimés en entrant au monde, la ville immortalisée par les poètes dont il récitait par cœur tous les vers à l'âge où l'on bégaye, la ville où la religion et l'art ont fait ensemble de si grandes choses, la ville de Michel-Ange et de Raphaël. Il écrivait il y a trente ans : "En dehors de Rome, qu'est-il arrivé depuis Jésus-Christ ? Les hommes se sont massacrés, les empires se sont suicidés, les monuments ont coulé. On a inventé la poudre ! Lorsqu'il a fallu faire de l'art, on a copié Rome. Un seul art a été perfectionné, la guerre ! On en a usé avec délices pendant dix-huit siècles. Toutes les chimères qui passent dans la tête de l'homme ont été changées en cartels de nation en

nation ; le sang a jailli de toutes les veines de l'univers. Rome seule a conservé sa noble quiétude d'artiste. Sans doute, elle a eu ses mauvais jours... il s'est rencontré des hommes sous la tiare, mais à travers ces crises que de nobles et sublimes choses ! que d'admirables créations !"

La reconnaissance de l'artiste s'unissait en lui à la vénération du chrétien quand il parlait de la ville éternelle. Devant chaque statue et chaque fresque du Vatican il disait aux papes : Merci ! Quoiqu'il eût dix fois plus d'esprit que M. Edmond About, il était trop poète, il sentait trop vivement le bel idéal pour voir la Grèce ou l'Italie du mauvais côté. Il laissait aux railleurs à gages le facile métier de se moquer des choses anciennes parce qu'elles ne sont pas nouvelles, et des choses nouvelles parce qu'elles ne sont pas anciennes. Il définissait la civilisation : le culte de la religion et des beaux-arts. " Il faut avoir le cœur mal fait, écrivait-il, pour ne pas déposer sur le seuil du Vatican toutes ces mesquines idées que nous donna une éducation nommée philosophique. Les immenses services que les papes ont rendus aux beaux-arts, parlent ici avec tant d'éloquence qu'on se fait chrétien volontiers, tout en sacrifiant aux dieux. Pour moi, je fus facile à la conversion, je suis descendu du Belvédère pour entrer à la basilique lorsque l'heure des offices sonnait. Après avoir contemplé l'Apollon isolé à la rotonde du Vatican, j'allais écouter les psaumes de David dans la nef de Saint-Pierre. Au Vatican, l'artiste est aisément chrétien. Il se réconcilie de bon cœur avec l'Église, car tous les chefs-d'œuvre qui l'entourent et le ravissent appartiennent à l'Église et font corps avec elle. Ainsi préoccupé de toutes ces idées, je puis dire que j'entrai à Saint Pierre sans

aucune prévention contre les papes, le clergé, les cérémonies. J'étais prêt au recueillement, j'avais oublié tout ce qu'on a dit et écrit au siècle dernier et depuis, je prenais la semaine sainte avec toute la ferveur d'un croyant, et j'entrai, en répétant, comme le Centurion : "Celui-là est véritablement le Fils de Dieu."

Il a redit plus d'une fois cette grande parole. Il en a donné un jour un magnifique commentaire digne d'être cité, à côté des célèbres réflexions de Rousseau sur l'Évangile. Cette page de J. Méry est trop peu connue et nous voudrions lui donner toute la publicité qu'elle mérite. Un poète de Marseille, M. le baron G. de Flotte, avait publié en 1840 de beaux vers sur Jésus-Christ. J. Méry rendit compte, dans un journal de cette ville, de l'impression qu'il avait éprouvée à la lecture de ces vers. Le remarquable fragment serait resté enseveli dans l'oubli, si M. de Flotte ne l'avait extrait des catacombes d'un journal de province pour en enrichir son livre sur les *sectes protestantes*. Nous le citons tel que nous le trouvons dans ce dernier ouvrage, en le recommandant aux méditations de M. Renan.

"... En ne considérant Jésus que sous le rapport purement humain, on est obligé de convenir que ce nom éclipe tout ce qui a brillé sur la terre. Quand on réfléchit bien sur la vie et la mort du fils de Marie, on est si épouvanté de trouver dans un homme tant de choses surnaturelles, qu'on est heureux de se rassurer en songeant que cet homme a été Dieu. Il est plus aisé d'admettre sa divinité que sa nature humaine. Du milieu d'un peuple esclave et ignorant, cet inconnu entre les inconnus se lève, il ne sait rien, il n'a rien appris, il n'a rien étudié. Le siècle d'Auguste n'est pas arrivé

jusqu'à lui, et il appartient à ce siècle. Virgile, Horace, Ovide, ces trois génies, pères de la poésie, du bon sens et de l'esprit, n'ont pas versé un seul rayon sur la crèche de Béthléem. La bourgade indigente n'a reçu que des pâtres et trois rois qui se sont agenouillés un instant, puis ont disparu. Alors le monde était ivre de plaisirs et de fêtes. Il avait des temples où l'on adorait des dieux charmants qui vous conseillaient la sagesse de la volupté ; il avait des maîtres qui se faisaient un tapis de leurs esclaves, des publicains qui adoraient l'idole de l'or, des philosophes qui trouvaient la douleur dans le pli des roses, des sages qui tuaient sans remords l'ennemi de leur maison, des épicuriens qui cueillaient le plaisir comme une fleur et qui disaient que vivre c'est jouir. L'enfant de Béthléem, un hébreu, un barbare, se présente à ce monde et lui dit : Souffrez, pleurez, priez, pardonnez, humiliez-vous, obéissez, jeûnez, oubliez la terre, regardez le ciel. Et les populations le suivent au désert, à la ville, aux lacs, sur les montagnes, partout. Il prend douze pauvres pêcheurs, il leur dit d'aller répandre sa foi dans l'univers, et il meurt d'une mort infamante. Après sa mort un Hébreu nommé Pierre part un bâton à la main, et se rend à Rome, à Rome, la ville d'Auguste, la courtisane du monde. Pierre plante la croix sur le Capitole ; la grande prostituée des nations reçoit le baptême ; ses mille temples s'écroulent ; ses dieux s'en vont ; et dix-huit siècles après c'est encore comme au temps de Pierre, le Capitole s'incline sous la croix !

C'est ainsi que l'auteur d'*Héva*, sous l'empire d'une émotion qui le ramenait à l'aurore de sa vie, écrivait au courant de la plume des pages qui ne dépareraient pas une édition des *Pensées* de Pascal.

Pourquoi faut-il que ces élévations ne soient pas plus nombreuses, et que le poète, capable de penser avec tant de justesse et de profondeur, n'ait écrit le plus souvent que pour amuser ? Mais si rares que soient les pages où Méry a révélé

avec sa foi le fond de son âme, nous croyons servir sa véritable gloire en les rappelant. Combien elles pèseront plus que ses œuvres légères dans les balances de l'éternité !

A. MARC.

## CHRONIQUE.

Salut à la jeunesse ! à la jeunesse studieuse et savante, salut ! Nous sommes dans la semaine des distributions de prix : place aux lauréats ! Orgueil légitime des pères, douce émotion des mères, joie pure des enfants couronnés, applaudissements sympathiques des maîtres et des élèves, voilà ce que signifient et ce que nous rappellent ces mots : une distribution de prix ! Pour chaque collège, c'est une véritable fête de famille ; pour chaque famille de lauréat, c'est une de ces rares journées qui, dans le livre de notre existence, méritent d'être marquées d'un signet d'or, et qui laissent derrière elles un souvenir attendri, charmant et durable. Qu'est-ce donc, lorsque dans ce collège, dans cette famille, dans le cœur de cet enfant doué des beaux dons de l'intelligence, l'idée religieuse domine, imprimant à la fête un cachet particulier de grandeur morale, sanctifiant les joies intimes du foyer, et ouvrant devant l'imagination du jeune homme les perspectives à la fois austères et attrayantes de la vie chrétienne ! Car la jeunesse n'est plus la jeunesse, si elle ne sent en elle le feu sacré de l'enthousiasme, et l'enthousiasme ne peut naître que dans les âmes croyantes. Ah ! plaignez, plaignez l'hom-

me qui, dès l'enfance, ne croit à rien ! Quelque intelligent que vous le supposiez, il lui manquera toujours l'élévation, la grandeur, l'élan noble et généreux.

Ce n'est pas le scepticisme qui enfante le dévouement : c'est la foi. Aussi, lorsqu'un fléau s'abat sur un pays, que ce fléau s'appelle le choléra ou la guerre, dites si les plus dévoués ne sont pas aussi les plus croyants. On vient d'en voir une preuve nouvelle pendant la courte et sanglante guerre qui a désolé l'Allemagne. On a vu les ordres charitables établis en Prusse développer dans les hôpitaux militaires une activité extraordinaire, favorisée par le concours intelligent du directeur de la division catholique au ministère des cultes. Ce fonctionnaire zélé s'est adressé, dit *le Monde*, aux évêques pour les prier de vouloir bien inviter les supérieurs des communautés établies dans leurs diocèses à lui communiquer le chiffre de leurs membres qu'ils pourraient mettre au service des hôpitaux militaires, afin qu'on pût les appeler au fur et à mesure des exigences de la guerre. Tous les évêques et supérieurs se sont empressés de répondre à l'invitation du fonctionnaire, qui s'était chargé volontairement des démarches au sujet de l'emploi et du pla-

cement des religieux et religieuses offerts pour le service des hôpitaux.

Depuis cette guerre d'Allemagne qui a valu une réputation si meurtrière au fusil à aiguille, nous sommes véritablement accablés d'inventions effrayantes. Chaque jour on nous vante quelque nouvelle machine infernale capable de détruire en très-peu de temps des bataillons, des régiments, des corps d'armée tout entiers. On dirait tous les génies de notre beau XIX<sup>e</sup> siècle acharnés à trouver le moyen de détruire d'un seul coup le plus grand nombre d'hommes possible. Un matin, nous lisons dans un journal les lignes suivantes :

“On parle beaucoup dans le monde militaire d'une machine de précision qui serait en cours d'expérience à Meudon par les soins de l'artillerie.

“Il s'agit d'un engin qui mitrillerait un bataillon tout entier en quelques secondes. Il couvre de plomb un espace de plus de cent mètres carrés et n'y laisse pas une place que les projectiles n'aient sillonnée plusieurs fois. On lui a donné provisoirement le nom poétique et champêtre de *Faucheuse*.”

Le lecteur en croit naturellement ce qu'il veut ; mais le lendemain il apprend encore que le fusil de tel ou tel inventeur surpasse tout ce qui a été dit des autres fusils, et que c'est décidément celui-là qui va être mis dans les mains de nos soldats. C'est de la part de tous les armuriers de profession et de tous les armuriers amateurs une véritable chasse à la réclame, une concurrence inouïe, un concours général pour le plus formidable engin de destruction. Le nouveau monde, cela va sans dire, n'entend pas se laisser distancer par la vieille Europe. Messieurs les Américains ont prouvé, pendant leur terrible guerre civile

de quatre ans, qu'ils étaient tout à fait experts dans l'art des canons rayés et des *monitors* cuirassés. Aussi le *Messenger Franco-Américain* nous annonce-t-il que l'on vient de faire, à cette fameuse forteresse Monroe où l'ex-président confédéré Jefferson Davis est encore renfermé, et qui a servi de bastille à tant de prisonniers d'État, des expériences sur une nouvelle arme à feu appelée canon Gatling. “Ce canon, pourvu de six chambres tonnantes et qui peut tirer *cent coups à la minute*, porte à deux milles, environ deux tiers de lieue ; sa précision est, dit-on, remarquable.”

Les inventeurs ne s'en tiendront pas là ; ils voudront perfectionner et inventer encore, inventer et perfectionner toujours.

Les amis du progrès seront-ils contents ? Il faut l'espérer ; mais qui peut répondre des exigences des futures générations ?

A propos des derniers événements de Francfort et de la mort du bourgmestre qui s'est suicidé plutôt que d'obéir aux Prussiens et de leur fournir les indications nécessaires pour la perception de la contribution forcée des 65 millions, un journal du Midi, l'*Impartial Dauphinois*, rappelle la conduite que tint en 1815, dans des circonstances analogues, M. de Lavalette, alors maire de Grenoble. Recueillons en passant ce trait historique :

“Le général compte de Bùbna vint un jour trouver M. de Lavalette à la tête de tout son état-major.—Monsieur le maire, lui dit le général autrichien, je viens vous annoncer que votre ville est frappée d'une contribution de 400,000 fr.—Le maire de se récrier, observant que la ville n'avait pas d'argent, et que, du reste, les alliés y étant entrés en vertu d'un traité ils n'avaient pas le droit de se livrer à de pareilles exactions.—Monsieur le

maire, reprit alors le compte de Bûbna en prenant une attitude superbe je vous donne deux heures pour trouver cette somme ; et si vous ne vous la procurez pas, dans deux heures je mets la ville au pillage.—Deux heures ! monsieur le comte, deux heures !... C'est trop long, répondit le maire en boudissant ; moi, je vais immédiatement faire sonner le tocsin, et, dans deux heures, il ne restera pas un Autrichien, vivant dans les rues de Grenoble. Le général de Bûbna, se retournant alors vers ses officiers, échangea avec eux quelques paroles rapides en allemand, bien entendu ; puis, s'adressant à M. de Lavalette : —Monsieur, lui dit-il d'un ton moins impérieux, il paraît qu'on nous a trompés sur l'état des finances de la ville : nous renonçons à la contribution de guerre que nous vous réclamions."

Revenons maintenant à ce que nous disions tout à l'heure du dévouement religieux pendant les calamités publiques. La ville d'Amiens, on le sait déjà, a été cruellement et longtemps éprouvée par le choléra. Elle est aujourd'hui presque entièrement délivrée du fléau, et si elle fait le douloureux dénombrement de ses morts, elle garde aussi un souvenir reconnaissant de toutes les personnes qui se sont dévouées, soignant ou visitant les malades dans les hôpitaux et en ville, et surtout de celles qui sont tombées elles-mêmes victimes de l'épidémie. Les Sœurs de charité ont été admirables, comme toujours.

Le clergé, de son côté, a multiplié les preuves d'une abnégation sans limites. Voyant se prolonger le fléau qui désolait sa ville épiscopale, et pour en obtenir la cessation, le vénérable évêque d'Amiens a solennellement consacré son diocèse au Sacré-Cœur de Jésus, comme le fit l'immortel Belzunce pendant la

peste de 1720. Toute la population s'est rendue à la procession solennelle. Le prélat, souffrant et fatigué, est monté en chaire et a prononcé une allocution au milieu des larmes des assistants, offrant sa vie à Dieu pour sauver celle de ses ouailles. Ensuite, Mgr d'Amiens a lu l'acte de consécration ainsi conçu :

"Moi, Jacques-Antoine, évêque d'Amiens, pénétré de douleur à la vue de l'affliction de mon peuple d'Amiens, souffrant de tous les coups qui le frappent depuis bientôt deux mois, et que j'aurais souhaité de détourner au prix de ma propre vie ;

Désirant de toute mon âme épargner au reste de mon diocèse de semblables malheurs, et obtenir pour ma ville bien-aimée d'Amiens un terme, ou du moins un allègement à ces maux ; humblement prosterné devant Dieu, en présence de la très-sainte Vierge Marie, des anges et des saints, je consacre la ville et le diocèse d'Amiens, je consacre mes prêtres et je me consacre moi-même au Sacré-Cœur de Jésus.

Qu'ainsi nous vienne en aide, nous protége et nous délivre ce Cœur divin, source de miséricorde ; auquel soient à jamais notre adoration, notre reconnaissance et notre amour dans le temps et dans l'éternité.

Ainsi soit-il."

De si ferventes supplications ont été entendues ; l'épidémie n'a pas tardé à décroître sensiblement, et bientôt l'on pourra dire qu'elle a disparu d'Amiens.

Nous avons annoncé l'exposition internationale de pêche qui doit s'ouvrir le 16 août à Boulogne. Une exposition semblable, qui eut lieu à Bergen en Norwège, en 1865, obtint un succès immense. Celle que la ville de Boulogne-sur-Mer prépare depuis plusieurs mois est appelée à avoir un plus grand retentissement encore. C'est un con-

cours qu'elle assigne à toutes les nations adonnées à la pêche, et qui offrira un ample sujet d'études et de comparaisons aux connaisseurs, aux savants, aux pêcheurs, en même temps qu'un spectacle des plus curieux à la foule. Dans cette même journée du 16 sera inauguré un magnifique aquarium édifié sur une des terrasses latérales du nouvel établissement de bains. Cet aquarium avec ses dépendances n'occupe pas moins de 1,200 mètres carrés. Cette double inauguration de l'exposition et de l'aquarium sera précédée d'une imposante solennité religieuse

fixée au 15 août. Il s'agit de la consécration de la nouvelle cathédrale élevée par le zèle pieux et infatigable de Mgr Haffreingue, et de la bénédiction d'un magnifique autel offert par le prince Torlonia. Outre le prélat romain délégué par le pape pour la consécration de cet autel, un grand nombre d'évêques français, belges et anglais, parmi lesquels l'éminent archevêque de Westminster, Mgr Manning, le successeur de Mgr Wiseman, doivent assister à cette cérémonie.

*Le Messager de la Semaine.*

## CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Paris 31 juillet 1866.

Une femme d'esprit écrivait, il y a cent ans, qu'on enrageait en France avec urbanité. Essayons de faire encore comme on faisait chez nous il y a cent ans. Restons polis en étant fâchés. Tâchons d'exprimer sans violence et sans amertume le chagrin qu'inspire au patriotisme français la révolution à la fois artificielle et fortuite qu'on laisse gratuitement s'accomplir au centre de l'Europe.

Les dernières révolutions en France ont été remarquables par leur rapidité : trois fois de suite, en 1830, en 1848, en 1851, trois journées ont suffi pour changer la forme de notre gouvernement. Les guerres de notre temps produisent leurs effets avec une promptitude égale. Les guerres de sept jours ont remplacé les guerres de sept ans. Deux semaines d'opérations actives décident du sort des états. Il n'en a point fallu davantage à la Prusse

pour changer les destinées de l'Allemagne et en prendre la direction suprême. Depuis le jour où a été prononcé le discours d'Auxerre, depuis le jour où a été écrite la lettre de M. Drouyn de Lhuys, ne dirait-on pas qu'il s'est écoulé un siècle ? Là surtout est la cause de la stupéfaction dont la Prusse est aujourd'hui frappée. Nous sentons qu'un changement profond s'est accompli dans notre situation sans que nous ayons nous-même changé de place, fait aucun mouvement. Nous nous étions figuré que, s'il restait quelque chose encore des traités de 1815, ce débris allait être balayé à notre avantage, et nous nous réveillons en face d'une Prusse maîtresse de l'Allemagne, devant un état de choses qui eût mis le comble à nos malheurs et à notre désespoir, s'il se fût réalisé en 1815. Tout est étrange, inexplicable dans ce coup de théâtre. En le voyant accompli, on est frappé à la

fois d'étonnement et d'anxiété. On se met vainement l'esprit à la torture pour en saisir les causes dans le passé et pour en calmer les conséquences dans l'avenir. La curiosité qui voudrait interroger le passé sur les causes des événemens dont nous voyons les premiers effets ne peut malheureusement être satisfaite encore ; quant à la recherche des conséquences du nouvel ordre de choses germaniques, c'est un devoir que la nécessité impose d'urgence au patriotisme français.

Nos successeurs dans la vie auront à lire un chapitre bien piquant d'histoire diplomatique le jour où ils connaîtront par le menu le travail qui a préparé la transformation de l'Allemagne à laquelle nous assistons. Rien dans ce travail, on peut déjà s'en apercevoir, n'a été naturel, tout a été arbitraire et factice. Il n'y a point là le résultat d'un de ces courans d'événemens qui courbent les volontés humaines avec une nécessité irrésistible. Tout a été prémédité, voulu, fait de main d'homme, et tout cependant a été rempli de contradictions, d'incohérences, de reviremens et de surprises. Ce mouvement et ces manœuvres secrètes ont eu pour point de départ, il y a trois ou quatre ans, la controverse de la question polonaise et l'affaire des duchés de l'Elbe. Le héros de cette épopée est M. de Bismark. Il débuta dans la question polonaise d'une façon qui ne rendait guère vraisemblables les faveurs qu'il devait si tôt obtenir de la politique française et de la presse pseudo-démocratique de notre pays. Dès l'explosion des troubles de Pologne, M. de Bismark mit toute l'influence de la Prusse au service de la Russie : la France se crut obligée alors de montrer un peu les dents à la cour de Berlin ; quant à M. de Bismark, il conserva

tant d'aplomb et de dextérité, qu'il put, au dernier acte de la négociation polonaise, séparer l'Angleterre de la France en rendant lord Russell victime d'une mystification mémorable. Aussitôt après vint l'affaire des duchés de l'Elbe. Les clairvoyans comprirent tout de suite le rôle que la politique prussienne allait jouer dans ce différend ; les états secondaires avaient beau s'agiter, ces pauvres MM. de Beust et de Pfordten avaient beau se démener et se pavaner, l'Autriche eut beau espérer qu'elle refrènerait la Prusse en s'associant à elle : il était visible que tout le bénéfice des usurpations violentes accomplies contre le Danemark reviendrait finalement à la cour de Berlin. Ce fut en ce moment que la politique française commença de prendre des airs de mystérieuse profondeur. Les engagements passés et la tendance séculaire de la France semblaient nous tracer notre marche : c'est la mission historique de la France de protéger les faibles. Un traité signé par nous, un traité qui était non de 1815, mais du régime actuel, avait donné aux droits du Danemark la sanction de la France ; à soutenir la cause danoise, nous étions assurés du vif et énergique concours de l'Angleterre. Une action commune de la France et de l'Angleterre eût suffi, suivant toute vraisemblance, sans aucun recours aux armes, pour amener une solution équitable de la question des duchés ; au besoin, avec l'alliance de l'Angleterre et celle de l'Autriche, on eût pu soutenir une guerre honnête et utile qui eût affermi notre sécurité en Allemagne, et peut-être nous eût conduit à la frontière rhénane. Cette politique si naturellement française ne fut point suivie. On prit avec des airs profonds le parti de laisser faire. Les Austro-Prus-

siens écrasèrent le Danemark. Lord Russell se consola dans la chambre des lords en accusant positivement de mensonges le ministre prussien ; quant à la politique française, elle parut se laisser enguirlander par les coquetteries publiques de M. de Bismark : les Biarritz de M. de Bismark copièrent les Plombières de M. de Cavour. Autriche et Prusse se chamaillèrent à propos des duchés, puis se calmèrent un moment avec le replâtrage de Gastein. Un instant alors tout est pacifique. On parle de désarmement ; nous faisons notre petite réduction des cadres ; l'Italie ne songe qu'à établir son équilibre financier ; au commencement de cette année, le général La Marmora prépare sur le budget de la guerre des économies dont la réalisation lui eût fait plus d'honneur que la bataille de Custoza... Mais février arrive ; M. de Bismark se démasque enfin, il propose à l'Autriche des arrangements touchant les duchés qui ne sont point accueillis à Vienne. C'est alors que le général La Marmora fut dissuadé de poursuivre son plan de réduction de l'armée italienne. Alors se présenta l'idée d'une alliance de la Prusse et de l'Italie et de la guerre à deux contre l'Autriche. Voilà le point intéressant de l'action qui demeure obscur pour nous, et dont les mémoires et les correspondances du temps porteront la connaissance à l'avenir : nous connaissons bien aujourd'hui les mémoires et la correspondance de la diplomatie secrète de Louis XV ! Il est impossible que l'alliance de la Prusse et de l'Italie ait été conclue sans que le cabinet des Tuileries ait été consulté, sollicité ou averti par les cabinets de Berlin et de Turin. Des voyages et des séjours aux lieux où se prenaient les résolutions décisives ont été accomplis devant

le public. Là est pour nous le mystère ; de là viendront pour l'avenir les révélations curieuses. Ne sera-t-il pas intéressant en effet d'apprendre un jour l'ordre d'idées, les considérations, les vues qui ont déterminé la France à consentir à l'alliance de l'Italie avec la Prusse, de découvrir quelles perspectives la politique française avait mesurées, quelle limite elle entendait poser à l'œuvre belliqueuse et aux conséquences de l'alliance, quels avantages directs ou indirects elle en espérait pour notre pays lui-même ? Il sera donné à l'avenir de démêler ces ressorts cachés et ces bricoles embrouillés. Tout au contraire y est pour nous trouble et incertain, car, au point où nous en sommes du spectacle de cette pêche savante et préparée de si loin, il ne nous est donné encore d'apercevoir au fond de nos filets que l'agrandissement de la Prusse et l'ingratitude de l'Italie.

En tout cas, la guerre qui finit a eu des révélations foudroyantes qui suffisent à l'instruction et aux préoccupations du présent. A nos yeux, le premier enseignement qui ressort de cette guerre, c'est que la constitution qui va être donnée à l'Allemagne sous la domination de la Prusse sera le produit d'un acte de violence, et n'est point le développement naturel et logique de la civilisation allemande. Il ne faut point nous laisser fasciner et aveugler par la brutalité des faits : ce qui se passe en ce moment en Allemagne est le résultat du concours de certaines circonstances très heureuses pour la France, très habilement mise à profit par son premier ministre ; mais parmi ces circonstances, les plus importantes ont été accidentelles, n'ont rien eu de nécessaires et ne sont point nées des tendances naturelles et de la volonté des peuples allemands.

Avant les violentes surprises créées par la guerre, il était manifeste que la majorité des populations germaniques était opposée aux prétentions et aux entreprises prussiennes. Avant les violences du succès, il était donc possible de concevoir et de favoriser un développement de l'Allemagne différent de celui que la Prusse aujourd'hui veut lui imposer à son profit. Nous n'éprouvons aucune antipathie absurde contre la nation prussienne, et nous savons reconnaître les qualités excellentes de l'organisation gouvernementale et militaire de la Prusse. Il n'en est pas moins incontestable que la Prusse doit son triomphe présent en très grande partie à des causes fortuites et étrangères à sa constitution intérieure. Il lui a fallu pour réussir avoir une supériorité d'armement qui ne peut être que temporaire. Pour lui donner l'audace d'entreprendre la révolution qu'elle opère, elle a eu besoin d'une alliance étrangère, celle de l'Italie. L'Italie n'a point gagné de batailles ; mais à l'heure décisive elle a occupé cent cinquante mille Autrichiens, qui, s'ils eussent été sur l'Elbe, auraient sans doute changé la fortune des armes. Sans l'alliance de l'Italie, il est certain que la Prusse n'eût pas osé tenter son duel avec l'Autriche. Cette alliance entraînait d'ailleurs des avantages indirects considérables.—Personne en Europe n'ayant supposé que l'Italie pût s'unir à la Prusse sans l'assentiment et contre le vœu de la France, la Prusse, soutenue par cette alliance, avait pour elle la présomption favorable de l'influence française. L'intérêt italien était une chaîne sympathique qui neutralisait la France ou l'entraînait. L'alliance une fois établie avec notre consentement, nous ne pouvions plus en combattre les

effets et les tendances sans commettre le contre-sens d'entrer en hostilité contre l'Italie. La Prusse a eu l'immense profit des compromissions de la France envers l'Italie et de cette attitude qui a été peu exactement nommée une neutralité attentive. Et voyez jusqu'où nous a conduit cette étrange solidarité ! Elle nous a endormis dans une inaction qu'on peut dire sans précédents. Nous avons affronté le danger de voir un million d'hommes combattre en Allemagne sans avoir une armée d'observation sur notre frontière, en courant la chance de laisser s'accomplir sur le Rhin des actes qui pouvaient compromettre nos intérêts, et que nous n'aurions pu prévenir ni réprimer par une action immédiate. Que la politique prussienne comprenne donc bien le caractère accidentelle de son triomphe et les chances inespérées et uniques, il faut le souhaiter pour l'avenir de la France, dont il lui a été donné de profiter. Son œuvre n'est pas le développement naturel et vraiment national de la race allemande ; elle a triomphé de l'Allemagne grâce à une alliance étrangère doublée de l'inaction complaisante de la France.

Il y a dans un écrit de la jeunesse de Frédéric II une exclamation qui prend un son perçant et ironique dans l'écho des événements présents : le jeune prince, étudiant la situation de l'Europe, déplorait la médiocrité d'esprit des hommes d'état qui eussent dû être, suivant lui, les adversaires de la France, " En quoi la France a un avantage infiniment grand, s'écria-t-il, c'est qu'elle n'a presque personne en tête dont la profondeur d'esprit, la hardiesse et l'habileté puissent lui être dangereuses ; à cet égard, elle acquiert moins de gloire que n'en acquirent les Henri IV et les Louis XIV. Que dirait Richelieu, que

dirait Mazarin, s'ils ressuscitaient de nos jours? Ils seraient fort étonnés de ne plus trouver de Philippe III et IV d'Espagne, plus de Cromwell et de roi Guillaume en Angleterre, plus de prince d'Orange en Hollande, plus d'empereur Ferdinand en Allemagne et presque plus de vrais Allemands dans le saint-empire, plus d'Innocent XI à Rome, plus de Tilly, plus de Montecuculli, de Marlborough, d'Eugène à la tête des armées ennemies; de voir enfin un abâtardissement si général parmi tous ceux à qui est confiée la destinée des hommes dans la paix et à la guerre, qu'ils ne s'étonneraient point qu'on pût vaincre et tromper les successeurs de ces grands hommes." Que dirait le grand Frédéric, pourrions-nous répéter à notre tour, s'il ressuscitait aujourd'hui? N'aurait-il pas le droit de se réjouir en voyant l'avantage qu'il attribuait, il y a plus d'un siècle, à la France maintenant possédée par le pays à qui il a donné la solide trempée de son génie? En mettant de côté les accidens excentriques de l'alliance italienne et de l'inaction française, combien de causes de succès la Prusse n'a-t-elle pas trouvées dans l'organisation rétrograde et dans l'incapacité de ses adversaires en Allemagne!

.....  
 Nous n'avons point ici à reproduire l'analyse des préliminaires signés à Nikolsburg et déjà publiée, peut-être inexactement, par les journaux de tous les pays. On peut, quoi qu'il arrive à propos des détails, considérer comme établis les traits généraux de la future paix. Ce qu'on en connaît peut déjà donner lieu à deux sortes d'interprétation. Les superficiels, les optimistes, ont de quoi louer tout à leur aise la modération du roi de Prusse; les esprits graves

peuvent mesurer la nature du voisinage nouveau que la reconstitution de l'Allemagne va donner à la France. L'Allemagne prussienne, pour commencer s'arrêtera au Mein; encore le roi de Prusse a-t-il trouvé le moyen de concilier avec l'autorité politique et militaire de sa couronne son respect pour le droit divin des vicilles souverainetés et ses bons et honnêtes sentimens pour les princes à qui il se croit obligé d'enlever les principaux attributs du pouvoir. Grâce aux idées et au caractère du bon roi Guillaume, nous allons voir le spectacle d'une résurrection à laquelle l'Europe moderne ne s'était point attendue, nous verrons au centre de l'Europe un monarque entouré de princes grands vassaux. Ce sera pittoresque et chevaleresque. Les rois à qui la Prusse laissera leurs territoires, les grands-ducs et les électeurs de la confédération allemande du nord seront des feudataires de la couronne de Prusse. Ils conserveront l'administration intérieure de leurs états; leurs troupes seront commandées par la Prusse; les relations extérieures seront dirigées par Berlin. Voilà les effets de la modération du roi de Prusse, et il ne faut pas trop s'en plaindre, puisqu'ils amènent une combinaison piquante dans le carnaval humain, et entourent un roi suprême d'un cortège de princes vassaux à cette époque bizarre où la nation la plus avancée de la terre a pour chef un ancien tailleur.

Voilà pour la modération. A ce prix, dit-on, le loyale et excellent prince qui gouverne la Saxe, le vieux roi Jean, conservera sa couronne, et un succès que la diplomatie française obtint même après nos malheurs de 1815, le maintien de la Saxe, ne sera atténué qu'en partie. A ce prix encore, l'infortuné roi de Hanovre, ce guelfe

aveugle égaré dans les troubles profanes du XIX siècle, conservera peut-être quelques lambeaux de son royaume. La portée grave de la réorganisation de l'Allemagne, c'est l'établissement de la nouvelle confédération du nord qui, par quelques annexions importantes, reliera la Prusse orientale à la Prusse rhénane, et placera dès à présent plus de trente millions d'Allemands dans le cadre des institutions militaires prussiennes. La modération de la cour de Berlin est de simple forme, et ne correspond qu'à une transition qui ne sera point de longue durée.

Et c'est en moins d'un mois de guerre que s'est opéré un changement qui modifie si profondément la position relative de la France et sa sécurité extérieure, et l'on voudrait que la France, qui était si peu préparée à de semblables vicissitudes, ne fût point frappée. émue d'un tel résultat ? Si les voix secrètes du patriotisme n'inspiraient point nos compatriotes, les dispositions témoignées par les peuples voisins devant ces événemens suffiraient pour nous avertir. Dès qu'elle a vu les victoires écrasantes de la Prusse, la presse anglaise, qui pourtant à l'origine avait jugé sévèrement la politique de M. de Bismark, s'est brusquement et unanimement retournée. L'Angleterre salue avec une exaltation joyeuse l'unité allemande ; elle ne dissimule point le motif de sa satisfaction : elle déclare naïvement que maintenant la France n'est plus la seule grande puissance militaire du continent. Les Anglais ne perdent jamais grand temps à s'apitoyer sur les vaincus de l'histoire ; les souvenirs d'alliance autrichienne sont relégués par eux dans les musées du passé ; c'est à la Prusse jeune et vivante qu'ils font fête, à

la Prusse qui, à côté et en face de la France, donne à l'Allemagne la force par l'unité. Le vieux lord Russell, qui semble porter dans l'opposition une aigreur chagrine, a battu des mains à la rénovation de l'Allemagne par la Prusse ; il a oublié les accusations de mensonge qu'il avait lancées contre M. de Bismark ; il excite les Allemands à l'unité ; en même temps dans un discours prononcé à l'inauguration du *Cobden club*, il envenimait contre nous les préjugés italiens et représentait la cession de la Vénétie à la France comme une insulte pour l'Italie !

Avant tout, il importe que le terme le plus prompt soit mis à la guerre, afin d'en finir avec l'alliance italo-prussienne, et de rompre un engagement qui paralysait la liberté d'action de la France. Quoiqu'il y ait une sorte de moquerie du destin dans la nécessité qui oblige un gouvernement français à être le parrain de la paix où est confirmé l'agrandissement de la Prusse, nous ne regrettons point que la France ait été mise à même d'accélérer les négociations par la médiation impériale. Une fois la paix conclue, deux voies s'ouvrent à la France pour faire face aux difficultés et aux périls auxquels nous sommes maintenant exposés par l'agrandissement de la Prusse. Ces moyens sont l'accroissement de nos ressources militaires et le développement de l'esprit libéral dans notre politique intérieure. Il est nécessaire de les employer tous les deux. La question militaire est la plus urgente. Il ne paraît malheureusement plus possible d'espérer ces réductions des armemens militaires de l'Europe, où l'on voyait de si grandes économies à réaliser au profit des budgets et des intérêts de l'agriculture et de l'industrie.

Il faut avant tout, veiller à la sûreté de la France. La Prusse vient de nous apprendre qu'avec une population de vingt-deux millions d'âmes elle a pu mettre à un mois sept cent mille hommes sous les armes, et qu'elle a été en état d'engager à la fois plus de quatre cent mille hommes dans les opérations actives. On a par là une idée de ce que sera sa puissance quand elle aura ajouté dix ou douze millions d'âmes à ses ressources de recrutement militaire. La Prusse pourra alors mettre sur pied un million d'hommes au début d'une guerre et lancer en campagne sept ou huit cent mille hommes. Il n'y a plus à parler légèrement d'une semblable capacité militaire; on connaît aussi aujourd'hui la qualité des troupes que la Prusse sait former. Ses soldats sont, en immense majorité, d'énergiques et intelligens travailleurs, ils savent lire et écrire, leur esprit est exercé, et le croisement de l'esprit civil et du métier des armes semble accroître en eux la solidité du caractère et de la conduite. Nous savons qu'ils sont commandés par des officiers savans et fiers. Une pareille puissance militaire doit nous donner à penser.

Nous ne pouvons pas laisser s'élever un doute sur les titres de l'armée française à se croire et à être réputée la première armée de l'Europe. Les hommes compétens disaient à la chambre dans la dernière session qu'avec notre organisation des réserves et notre levée annuelle, pourtant si épuisante, de cent mille conscrits, notre armée disponible était de six cent mille hommes. Ces chiffres seront-ils suffisans pour nous mettre au niveau de la puissance prussienne. Cela nous paraît douteux. Grâce au système de leurs landwehrs, les Prussiens pourront avoir un effectif en activité inférieur au nôtre, en restant prêts à mettre sur pied, à tout événement, un effectif de guerre supérieure à celui de la France. Comme il n'est point permis de songer à porter le contingent annuel à plus de cent mille hommes, il y aurait lieu d'examiner si le soin de la sécurité nationale ne nous conseillerait point de réformer nos institutions militaires en faisant au système prussien d'intelligens emprunts. Voilà le premier intérêt auquel doivent veiller le gouvernement et notre chambre représentative.

E. FORCADE.

## L'ABEILLE BUTINEUSE

DE L'ÉCHO.

•• Un récit très-intéressant est donné par M. Paul Sic sur les serpents qui infectent les Antilles et plus particulièrement la Martinique :

Un brave gendarme nouvellement débarqué dans la colonie est dirigé, avec plusieurs de ses camarades, sous la conduite d'un brigadier, vers

l'intérieur de l'île. La petite escouade fait d'abord halte dans une habitation où l'on procédait à la récolte des cannes. Le gendarme est témoin de la mort d'un nègre, piqué au bras par un serpent, foudroyé en moins d'une heure. Les gendarmes arrivent au poste où

ils devaient passer la nuit : ils se couchent ; effrayé par le souvenir du nègre, le narrateur a de la peine à s'endormir.

« Enfin, dit-il, vers minuit, je sentis le sommeil qui venait pour tout de bon ; mais mieux eût valu rester éveillé. Un cauchemar épouvantable m'oppressait ; je rêvais qu'un énorme serpent s'était introduit dans le poste, qu'il avait rampé jusque près de moi, et qu'attiré par la chaleur, il s'était blotti sur moi, je le sentais sur ma poitrine, enroulé sur lui même, *lové*, comme on dit dans les colonies, c'est à-dire, prêt à s'élançer. Je n'osais bouger, et cependant ce poids m'étouffait.

« Il y eut même un moment où ce sentiment de suffocation fut si fort que je m'éveillai.

Que le bon Dieu vous préserve d'un semblable réveil !

« Ce n'était pas un rêve ; le serpent était là, sur ma couverture ; un mouvement que j'avais fait en ouvrant les yeux l'avait sans doute réveillé lui-même, car sa tête s'était soulevée un peu au-dessus de la spirale formée par le corps, elle se balançait de droite à gauche comme si elle cherchait l'ennemi qui l'avait dérangé. La lune l'éclairait en plein et je distinguais les yeux noirs du reptile. Il y eut un moment où ils s'arrêtèrent sur les miens. Rien ne pourrait rendre l'horreur de cette sensation. Enfin la tête se détourna, et, après quelques oscillations, finit par s'abaisser sur la masse du corps et resta immobile en face de mon visage.

« Combien de temps restai-je ainsi, les yeux ouverts, sans oser sans pouvoir bouger ou crier ? Je ne sais ; mais au point du jour le serpent commença à remuer ; je le sentis qui s'étirait, et, se déroulant tout doucement, il se dirigea tranquillement vers la porte restée ouverte, et sortit du poste.

« Je sautai à terre, je saisis un fu-

sil au râtelier, et visant l'animal, qui rampait lentement sur la route, je fis feu. Le monstre bondit sur le coup, puis retomba immobile. Les camarades, réveillés, s'approchèrent ; le serpent était mort et j'étais tombé évanoui.

« Quand je revins à moi et que je me regardai dans un petit miroir, je crus qu'on m'avait mis de la farine sur la tête comme on a coutume de faire à ceux qui ont reçu un coup de soleil.

« J'avais les cheveux tout blancs. »

« Mme. de B... serait une femme charmante, si les dents qui ornent sa bouche étaient bien à elle ; je ne veux pas dire qu'elle ne les ait pas payées à son dentiste, au contraire.

Or, dernièrement, la supercherie faillit se découvrir ; on se disait à voix basse :

— Vous savez, Mme de B... ?

— Non... quoi ?

— Elle a un ratelier.

Mme. de B..., qui est femme d'esprit, eut connaissance de ces vagues rumeurs. Elle résolut de les faire taire en frappant un grand coup. Elle fit venir son dentiste, qui ôta au ratelier une dent de devant. La voilà bièche-dent.

Depuis ce jour, on est parfaitement convaincu que celles qui restent sont sa propriété.

Il est vrai de dire que depuis elle a fait remettre cette perle absente, mais elle l'avoue hautement.

— Je m'étais cassé une dent, dit-elle à tout le monde, je me la suis fait remettre.

« On parlait devant le marquis de Boissy de la guerre austro-prussienne.

— Messieurs, dit le spirituel sénateur, que la victoire reste à la Prusse ou à l'Autriche, vous verrez que l'Allemagne aura bien mal au Rhin !... »

Ce calembour sénatorial n'a été que trop prophétique.

\*.\* L'imprimerie de la Sacrée-Propagande, à Rome, va publier une édition des Conciles à un prix très-réduit. C'est une nouvelle grâce du Pape qui cache peut-être la prévision d'un grand événement dans l'Église. Peut-être est-il utile que les hommes d'études ecclésiastiques aient les moyens de se mettre plus facilement au courant de cette importante question des Conciles. Toujours est-il que, outre le bon marché, l'édition en 54 volumes présentera des garanties qu'aucune autre édition ne saurait avoir. Le Saint-Père a nommé *ad hoc* une commission présidée par l'illustre cardinal Pitra, et cette commission a choisi pour secrétaire et réviseur des actes des Conciles le savant barnabite P. Vercellone. Une telle autorité assure le succès d'un œuvre.

\*.\* Des fouilles poussées avec une grande activité à *Nadir-Sarape* près de *Tripolie de Syrie*, par MM. Farwoth et Pizzicani, viennent de faire découvrir quelques objets qui intéressent ceux qui s'occupent d'antiquités bibliques. On cherchait des curiosités grecques ou romaines, et on a trouvé des curiosités juives. Sur un terrain en contre-bas de vastes jardins, et qui paraissent avoir été habités autrefois, on a mis à découvert une *maison hébraïque telle qu'elles devaient exister un ou deux siècles avant Jésus-Christ*. Quelques salles sont dans un parfait état de conservation, avec tous leurs ustensiles, qui, pour la plupart, rappellent ceux qu'on a trouvés en Égypte. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont des livres qui indiquent que la maison appartenait à un lettré. Parmi ces livres, il y a *ceux de Moïse* et les *Psaumes de David*, et, découverte tout à fait importante, un recueil de *poésies*

*hébraïques* inconnu des plus habiles et des plus savants hébraïsant. Tous ces ouvrages ont été envoyés à la Société asiatique de Londres.

\*.\* Aujourd'hui les Anglais dans l'Inde attellent l'éléphant à la charrue; de ce bel animal guerrier ils ont fait un pacifique laboureur. D'habiles fondeurs de la Grande-Bretagne fabriquent d'énormes et de très-fortes charrues, des charrues dignes de lui. Le paquebot les apporte à travers la Méditerranée, l'isthme de Suez, la mer Rouge et la mer des Indes. Chaque matin, à la pointe du jour, l'éléphant prend son ami le cornac par la ceinture, le place sur son dos et s'en va aux champs. On confie à deux valets de ferme le soin de tenir les deux mancherons de la charrue. Tant que le soleil est au-dessus de l'horizon, l'éléphant marche, et en marchant, il soulève derrière ses pas une bande de terre ou plutôt une longue colline: c'est ainsi qu'il trace son sillon d'un mètre et demi de largeur sur un mètre de profondeur.

\*.\* L'esprit court décidément les salons.

Hier soir, au bal poudré de la duchesse de la Rochefoucauld-Doudeauville, le prince de P... dit à une charmante marquise à qui la poudre allait comme une parure de famille:

—Allez-vous donc revenir aux perruques poudrées?

—Vous me demandez cela d'un ton chagrin!

—Les perruques ne sont plus de notre temps, madame, et encore moins la poudre.

—Je ne suis pas de votre avis: tout ce qui sied bien est de tout temps.

—Ah! je vois le fin mot de la chose: les femmes trouvent qu'elles ne jettent pas encore assez de poudre aux yeux des hommes!